Ce livre présente un travail de recherche sur la manière dont les Jeux olympiques de Paris de 2024 ont modifié la ville. Il ne porte pas sur l'événement sportif lui-même mais sur son impact urbain et sur ce que cet impact a provoqué en retour parmi les personnes présentes.

Il s'agit d'une expérience, dans deux sens du terme : une expérimentation avec des règles du jeu assez précises pour permettre une rigueur interprétative et un certain niveau de formalisation des résultats ; une expérience de chercheur suffisamment originale dans son déroulement, pour donner à l'auteur un stimulant supplémentaire et un surcroît de motivation.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité
EPAU
GROUPEMENT D'INTÉRÊT PUBLIC
L'Europe des Projets Architecturaux et Urbains

14,90 €
ISBN : 978-2-35733-747-3
9 782357 337473

archibooks

Jacques Lévy

MONDES DE PARIS

MONDES DE PARIS

Une expérience olympique

Jacques Lévy

Jacques Lévy

Mondes de Paris

Une expérience olympique

Cet ouvrage s'inscrit dans la collection du programme COUBERTIN, programme de recherche-action embarquée au sein de la SOLIDEO, consacré à l'analyse et à la documentation de la conception et de la réalisation des ouvrages et opérations d'aménagement des Jeux Olympiques et Paralympiques de Paris 2024, ainsi qu'à la compréhension et à la capitalisation de leur héritage.



Sommaire

6 Introduction
10 24 juillet : Immersion réflexive dans une homotopie enclose
18 25 juillet : À nos marques !
24 26 juillet : Mise en Seine
30 27 juillet : La citadelle
36 28 juillet : Un dimanche au parc
40 29 juillet : Vitrines opaques
46 30 juillet : Frontières, confins, commutateurs
52 31 juillet : À la marge
56 1er août : Timides hybrides
60 2 août : Au fil de l'eau
68 3 août : *Topos* contre *chôra* ?
72 4 août : La salsa du 100 m
76 5 août : Échelles mobiles
80 6 août : JO dans l'métro
86 7 août : À l'ombre de la mégamachine
90 8 août : Si proche, si loin
96 9 août : Angles morts
102 10 août : Du pain et des Jeux
112 11 août : Théorème
117 12 août : En être

Ce livre présente un travail de recherche sur la manière dont les Jeux olympiques de Paris de 2024 ont modifié la ville. Il ne porte pas sur l'événement sportif lui-même mais sur son impact urbain et sur ce que cet impact a provoqué en retour parmi les personnes présentes, qui seront appelées habitants. Ceux-ci comprennent les résidents de l'Île-de-France qui n'ont pas quitté leur espace de vie habituel pendant cette période ; les visiteurs du reste de la France ou de l'étranger qui n'ont pas eu pour motivation de suivre les épreuves ou d'y participer ; ceux qui, au contraire, sont venus intentionnellement à Paris pour les Jeux, et enfin les sportifs et leurs équipes, les personnels de sécurité et d'accompagnement, qui étaient les acteurs centraux de la compétition mondiale localisée à Paris.

Le cadre géographique adopté porte sur l'aire urbaine de Paris comprenant environ 13 millions de résidents et davantage d'habitants, résidents ou non. Il reprend les limites de l'aire d'attraction de Paris mesurée par l'Insee, qui se décompose en une commune-centre (Paris intra-muros), une banlieue et une zone périurbaine. L'ensemble inclut l'actuelle région Île-de-France (12,4 millions de résidents) et, au-delà, une partie des cinq régions limitrophes. L'objet d'étude est la première partie d'un événement (« JOP Paris 2024 ») qui comprend à la fois les Jeux olympiques (24 juillet-11 août) et les Jeux paralympiques (28 août-8 septembre). La coupure temporelle entre les deux séquences ainsi que le moindre effet attendu de la seconde sur la vie urbaine ont conduit à se concentrer sur les seuls Jeux olympiques, même si l'intérêt d'étudier les Jeux paralympiques est incontestable,

et d'autant plus que ceux-ci prennent, à chaque édition, davantage d'ampleur. L'ouvrage rend compte d'une démarche d'immersion et de construction progressive à dominante inductive d'énoncés explicatifs : c'est un journal de terrain composé de textes et d'images produits tout au long du déroulement des Jeux.

Il s'agit d'une expérience, dans deux sens du terme : une expérimentation avec des règles du jeu assez précises pour permettre une rigueur interprétative et un certain niveau de formalisation des résultats ; une expérience de chercheur suffisamment originale dans son déroulement pour donner à l'auteur un stimulant supplémentaire et un surcroît de motivation.


La Perla
PIZZA
Deco Relief
MITSUYAN
BURGERS

24 juillet

1
Immersion réflexive dans une homotopie enclose

Dans ce titre, il y a deux oxymores et ces antinomies traduisent ma relative perplexité au moment de commencer ce journal.

Le premier est épistémologique. L'observation participante, qui constitue le cœur de la démarche ethnographique, se veut un moment infra-théorique de la recherche. On se laisse pénétrer par un monde que l'on reconnaît ne pas pouvoir comprendre aisément, sinon pour toujours, au moins pour un bon moment. En fait, lorsque l'on aborde un objet d'étude en cherchant à le comprendre, on a forcément des idées en tête, ne serait-ce que la connaissance d'un autre objet d'étude comparable et si l'on croit avoir l'esprit vide, on risque encore plus de se faire aimanter par des préjugés, satelliser par des stéréotypes.

Que vais-je donc chercher à savoir, et avec quels outils ?
Mon sujet d'étude ne porte pas sur l'ensemble des événements olympiques qui se déroulent, en dehors de l'Île-de-France, dans huit villes françaises et à Teahupo'o, sur l'île de Tahiti, en Polynésie française. Il se limite à l'aire urbaine de Paris, un espace local dans lequel les échanges de toutse sortes font converger quotidiennement les pratiques des habitants (spatialités) avec ce cadre géographique (espace). À partir de maintenant, lorsque j'utilise le mot « Paris », c'est cet ensemble que je désigne. Lorsqu'il s'agira de la partie « intra-muros » de l'aire urbaine, la commune de Paris (2,1 millions de résidents, davantage d'habitants), je préciserai.

La question de recherche est la suivante : comment l'univers des Jeux et celui de cette métropole parisienne vont-ils interférer ? Je ne disposerai que dans quelques semaines de données sur la masse et la localisation avec une maille spatio-temporelle fine des personnes pendant les Jeux, qui pourront être comparées à celles de l'année dernière. Par mon travail de terrain, je m'intéresserai à la dimension moins quantifiable des activités concrètes de ces habitants, éphémères ou permanents, ainsi qu'aux modifications observables

des environnements à différentes échelles. En quoi le cadre a-t-il changé ? Comment modifie-t-il les conditions d'habitabilité de la ville et comment les acteurs traitent-ils ces modifications ?

Cette question prend un tour particulier avec la configuration paradoxale – le second oxymore – qui résulte du choix original des concepteurs des Jeux de Paris, une décision lourde de conséquences qui constituera sans doute une signature à long terme de cette olympiade : localiser une part significative des épreuves dans l'espace public parisien. L'idée des organisateurs était d'aller à l'encontre de la séparation de deux espaces-temps qui ont chacun leurs logiques puissantes, et de rechercher l'immersion de l'événement dans l'ordinaire de la vie urbaine. Ainsi, outre les installations sportives proprement dites, permanentes ou agencées pour l'occasion, des manifestations prendront place dans des lieux habituellement publics : au pied de la tour Eiffel et, en face, au Trocadéro, aux Invalides, à la Concorde, sur le pont Alexandre-III, dans le parc du Château de Versailles, sur la colline d'Élancourt, dans les rues d'Île-de-France (pour les deux marathons) et dans la Seine (pour le triathlon et la natation-marathon).

Cependant, les contraintes de séparation topologique (accès payant, sûreté, sécurité) entre le dedans et le dehors en feront des lieux privés et rendront difficile l'échange entre les deux territoires.

Et, en un sens, le refus de l'extériorité des Jeux par rapport à la ville renforce encore celle-ci puisque des barrières visibles et des restrictions à la circulation s'imposeront aux habitants, dont les plus râleurs, automobilistes ou riverains, ne se sont pas privés de se plaindre. Si l'on reprend la terminologie de Michel Foucault, on dira que, en cherchant à éviter l'hétérotopie (comme on la rencontre dans un cinéma, un cimetière… ou un stade), c'est-à-dire le basculement dans un type de spatialité profondément différente de celle du monde ordinaire, les organisateurs des Jeux l'ont en fait renforcée et se sont éloignés du projet d'homotopie, de continuité



Dernier caméo avant immersion

entre les deux types d'environnement. Si cela se vérifie, les zones de contact, et de tension possible, entre les deux univers mériteront une attention spéciale.

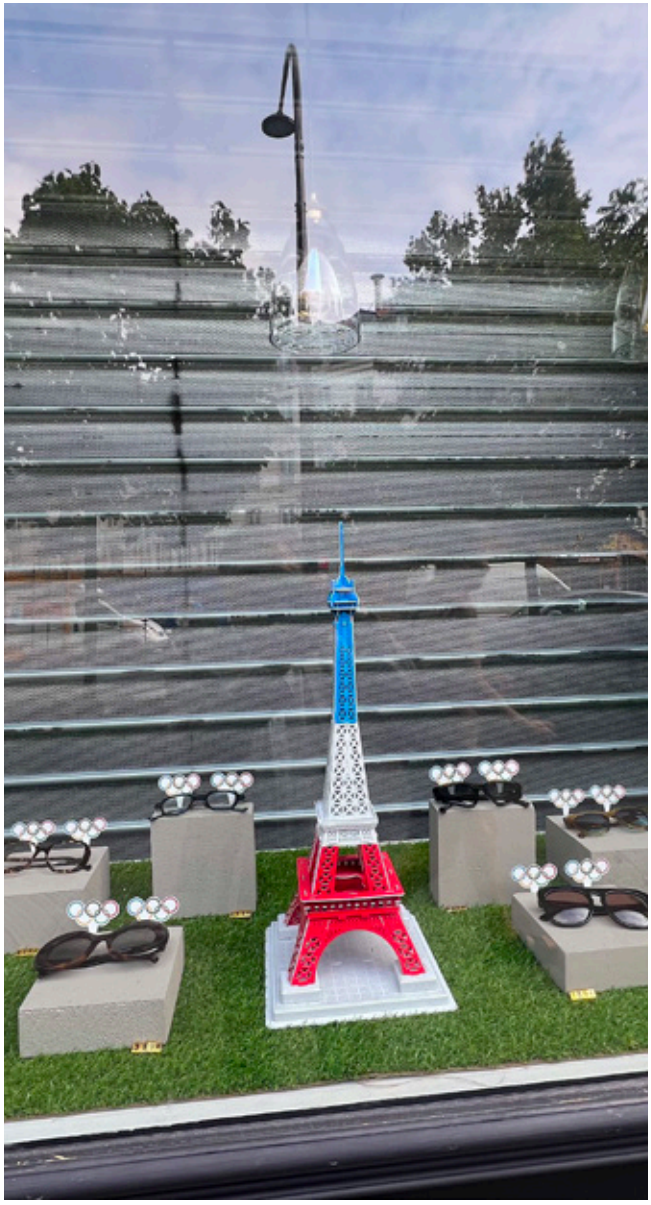
En entamant cette recherche, je suis conscient du fait qu'il y a beaucoup d'éléments que je ne connais pas et qui gênent la programmation de mes observations. Faut-il s'attendre à une montée progressive de l'intérêt des Franciliens pour les Jeux ou, au contraire, passé les premiers jours, à une indifférence croissante ? Faut-il imaginer que certaines épreuves, fascinant davantage que d'autres, auront un impact plus marqué sur la vie parisienne ?

Dans le cas des Jeux, il existe relativement peu d'études comparables. Depuis que les Jeux d'été sont devenus un événement mondial de grande ampleur, à partir de la fin des années 1960 grâce à la généralisation de l'accès à la télévision, avec Mexico (1968) et Montréal (1976) comme dates pivots, il y a une quinzaine de villes olympiques *a priori* similaires. Cependant, des événements obliques ont biaisé la comparaison, comme l'attentat de Munich (1972), le boycott partiel des Jeux de Moscou (1980) et de Los Angeles (1984), ou encore le report à 2021 des Jeux de Tokyo 2020. Dans certains cas, comme Atlanta (1996), Athènes (2004) ou Rio de Janeiro (2016), les Jeux olympiques constituaient une occasion majeure de réagencer la ville tout entière tandis qu'à Séoul (1988), Barcelone (1992) ou Sydney (2000), il ne s'agissait que de consolider une dynamique déjà bien engagée. Pour Pékin (2008), de manière comparable à Berlin (1936) et à Moscou, c'était l'affirmation d'une puissance souveraine et d'un contrôle total qui constituait l'enjeu de la prestation. À l'inverse, les villes qui avaient déjà accueilli les Jeux et d'autres événements d'ampleur comparable comme Londres (2012) ou Tokyo n'avaient besoin que de retouches à leurs infrastructures, ce qui est aussi le cas de Paris, qui, à part deux équipements majeurs (le Centre aquatique et l'Arena de la Porte de la Chapelle), a surtout mis en œuvre le projet d'extension de son métro Grand Paris Express dont l'existence et le calendrier sont largement indépendants des Jeux.

Pendant ce temps, l'image de l'olympisme a changé : plus massive, plus mondiale, plus spectaculaire, plus technique, plus professionnelle, plus coûteuse, plus discutée des points de vue économique, urbanistique et écologique que vingt ou trente ans auparavant – mais avec aussi la conscience de tout cela, qui percole à sa manière jusqu'au sommet du CIO. Cela rend les comparaisons terme à terme difficiles. Enfin, l'analyse du déroulement concret des Jeux et de ses effets sur la vie urbaine a relativement peu intéressé les chercheurs, d'autres aspects de l'événement comme le financement public des Jeux ou des péripéties connexes ayant davantage retenu leur attention. J'ai donc le sentiment de manquer de balises et de devoir tâtonner dans une semi-obscurité.

Face à cette brume cognitive, la sérendipité apparaît comme la bonne solution, soutenue par l'utilisation conjointe de deux langages complémentaires : le texte et la photo qui, d'une part, fournissent des informations différentes, d'autre part, organisent la relation entre collecte d'informations et interprétation selon des dispositifs distincts. Tout cela permet de donner sa force au hasard en le guidant vers ce qui a de bonnes chances de constituer une découverte, même si l'on ne sait pas exactement laquelle.

Depuis vingt-cinq ans, j'ai développé le projet d'explorer, dans des durées relativement limitées toutes les agglomérations de plus de 10 millions d'habitants pour faire dialoguer empirie urbaine et théorie de l'urbanité. Je savais bien que l'immense majorité des informations que recelait chacune de ces villes m'échapperait car il aurait fallu pour les acquérir un temps infini – et même doublement infini puisque, pendant ce temps, la ville aurait changé, parfois du tout au tout. La technique des listes, comme lorsqu'on coche les sites recommandés par un guide touristique, présente l'inconvénient de ne répondre aux questions que l'on pouvait se formuler avant de commencer et qui font courir le risque au chercheur de passer à côté de l'essentiel. Au fur et à mesure de l'avancée de ce programme, j'ai abouti à une méthode que je m'impose de suivre sans faillir.



L'équation : Paris, JO, regarder, voir

Cette méthode peut se résumer en cinq règles.
1. Être au plus près de la réalité observée. Mobiliser son corps par la marche et par la disponibilité multisensorielle qu'elle rend possible, afin que les sensations produites constituent aussi des instruments de mesure.
2. Se donner un plan de travail arbitraire pour faciliter les comparaisons. Tracer des lignes géométriques, définir des points de repère *a priori* en créant ainsi un « fond de carte » dont les faiblesses sont évidentes, mais qui servira à repérer tout ce qui dénote, se détache, y déroge.
3. Se laisser déranger. Ne pas chercher à trop en savoir à l'avance pour laisser toute sa place à la force cognitive de l'étonnement.
4. Se laisser piloter. Dès que quelque chose d'étrange se présente, ne pas hésiter à déprogrammer/reprogrammer le parcours.
5. Ne pas réécrire l'histoire. Les erreurs, les rebroussements, les fausses bonnes idées font partie du projet, ils sont aussi la recherche. Il n'y a donc aucune raison de bousculer la chronologie et de lisser l'intrigue. Cela suppose de ne pas arranger le journal de bord après coup pour en gommer les incohérences, mais, tout au contraire, de faire ressortir les moments de doute et les bifurcations, parfois radicales, que l'on est parfois amené à effectuer.

Ces règles, je vais les appliquer à l'objet « Jeux olympiques de Paris, 2024 ». E la nave va ! •

25 juillet

2
À nos marques !

Qui arrive à Paris un peu avant l'ouverture des Jeux s'étonne de trouver à Roissy un aéroport décoré aux couleurs des Jeux olympiques et doté de nombreuses personnes prêtes à rendre service. Si en outre son point de départ est Atlanta, où une panne informatique majeure a transformé l'immense plateforme aéroportuaire en un chaos indescriptible, le contraste en était d'autant plus sensible. Une fois dehors, on découvre une ville sans bruit ni odeur alors qu'aux États-Unis, les pégueux effluves de viande frite et le grondement sourd des machines qui font tourner la mécanique urbaine se laissent rarement oublier.

Ces petites surprises passées, rien ne semble différer ici d'une habituelle fin juillet. Dans chaque quartier, la masse des présents est un peu plus faible, dans un équilibre légèrement modifié : un peu plus de visiteurs, un peu moins de résidents ou de travailleurs. Certaines boutiques sont fermées mais la ville fonctionne.

De nombreux signes, affiches, panneaux ou oriflammes, parlent des Jeux olympiques. Quelques-uns indiquent que la ville achève de s'apprêter pour se rendre plus agréable à qui viendra la voir. C'est tout. L'indifférence semble dominer chez les habitants des espaces publics. On ne remarque aucun signe distinctif d'engouement pour un sport ou de soutien à un pays.

Pourtant les Jeux ont bien commencé, plusieurs épreuves se sont déjà déroulées et la Flamme achève son parcours dans la ville. Est-ce une « suspension du temps », « le calme avant la tempête » ? Plutôt, semble-t-il, le fait que, dans une métropole de cette taille, il n'existe jamais de moment où une activité unique s'impose.

Chaque année, des dizaines de millions de personnes viennent à Paris du reste du Monde, tout particulièrement l'été. Beaucoup a été dit et craint sur les effets de l'addition de millions de visiteurs attirés par les Jeux olympiques. On pouvait prévoir qu'il y aurait aussi une soustraction : un visiteur qui ne s'intéresse pas au sport,

et plus encore s'il n'apprécie pas l'univers des supporters en tout genre, va plutôt différer son voyage à Paris s'il sait qu'un événement risque de faire augmenter tous les prix et d'entraver sa mobilité. Si l'on prend en compte le buzz négatif sur les rues fermées, le prix des Airbnb et du ticket de métro, il ne fait guère de doute qu'une partie des visiteurs « ordinaires » ne seront pas présents.

Face à ces difficultés, il apparaît logique d'appliquer une méthode mise au point au fil du temps en réalisant le programme, défini en 2005, d'explorer dans des durées relativement limitées (de l'ordre de la semaine ou du mois) toutes les agglomérations de plus de 10 millions d'habitants.

C'est là un aspect non négligeable de la comparaison : la part de substitution entre un univers, celui de la mondialité parisienne habituelle et un autre, celui de la mondialité spécifiquement engendrée par les Jeux. On sait aussi que les deux tiers des 9 millions et demi de billets auront été vendus à des résidents français (parmi les étrangers, l'Europe domine nettement) et que la majorité de ces acheteurs français sont « provinciaux » : cela signifie que plus de 3 millions de Français non-franciliens – certains ont acheté plusieurs entrées, mais d'autres sont venus sans billet – sont arrivés à Paris avec en tête l'idée de participer à l'événement, souvent pour soutenir les sportifs français. Ils s'impliquent dans une activité qui diffère des pratiques touristiques habituelles, qui dans une grande ville, sont davantage liées à la vie urbaine ordinaire. Simultanément, la peur des blocages, des embouteillages, des incidents, jointe au désir de profiter financièrement du séjour en louant son appartement, a poussé davantage de Parisiens à partir. Ces deux « rapports de force » (étrangers « ordinaires »/étrangers olympiques, Paris/Province) joueront un rôle significatif dans la relation entre ces deux réalités démographiques et, en conséquence, sur l'ambiance urbaine. Y aura-t-il connexion (cospatialité) ou face-à-face (interface) des deux espaces, voire inclusion (emboîtement) d'un espace dans l'autre ? Va-t-on assister à une hybridation voire une fusion entre les différentes modes d'habiter Paris ? C'est une des réponses que l'on peut espérer trouver par l'observation. •









Veillée d'armes

26 juillet

3
Mise en Seine

Où suivre la Cérémonie d'ouverture ? il y a matière à hésitation sur ce point. Ce serait un lieu où l'on pourrait sans trop de mal « poser ses questions à l'événement ». Le choix porte sur les Arènes de Lutèce, la fan-zone officielle du 5e arrondissement, pour le clin d'œil à l'origine antique des Olympiades mais aussi parce qu'on peut faire le pari que l'affluence restera raisonnable. Il serait dommage que l'originalité et la complexité du spectacle qui nous sont annoncées soient effacées par les cris d'une nuée ardente de tifosi.

La perspective de pluie, qui poussera certains à regarder les images dans un lieu abrité, et l'ambiance désagréable qu'a créée le sabotage des lignes TGV la nuit dernière contribuent aussi à rassurer sur l'excès d'affluence. On peut donc se rendre à pied des Grands Boulevards aux Arènes.

Arrivé à Châtelet, on commence à comprendre ce que l'on n'avait pas compris. Les barrières physiques qui séparent le Paris tranquille et fluide du périmètre institutionnel lourdement protégé deviennent concrètes. Un capiton épais et impénétrable isole la Seine. Tous les ponts sont déjà fermés, même ceux qui étaient annoncés comme ouverts. C'est Petrograd pendant la prise du Palais d'hiver, mais cette fois sans violence ; les milliers de policiers, de gendarmes, de soldats et tout autant de bénévoles (en franglais, les « Volontaires ») expliquent si gentiment qu'ils ne savent rien qu'on ne peut que sympathiser. Il faut se replier sur le métro et profiter de la dernière rame du M5 qui traverse la Seine. Du viaduc d'Austerlitz, on peut voir les coulisses du théâtre où les trois coups se préparent. Le boulevard Saint-Marcel et la rue Monge sont aussi vides qu'en avril 2020, mais les fan-zones de la rive gauche sont bondées.

Il y a donc bien un autre Paris, ignoré jusqu'ici, massif et déterminé. Il a sa propre composition un peu différente que celle qui anime la ville d'habitude, plus asiatique et latino-américaine… certaines personnes semblant peu expérimentées dans les « disciplines » urbaines, mais toujours sereines. En caricaturant, on pourrait dire

que c'était l'inverse de l'expérience habituelle, beaucoup plus fricative, de la diversité parisienne. Il y a même un groupe de jeunes Japonais qui crient des slogans désinvoltes et joyeux. Ce n'est pas banal, ni à Paris ni au Japon.

Ce n'est pas tout, car le spectacle de la Cérémonie rebat encore les cartes. Sous les pavés des poncifs heureusement faciles à soulever, des plages impressionnantes et réjouissantes de l'innovation affleurent, chacune plus surprenante que la précédente. Cette performance est d'abord un produit audiovisuel, un film musical (*Singing in the Rain* ?) plutôt qu'un spectacle vivant. Sa propre « synchronicité » (le nom d'un des douze tableaux du spectacle), à la seconde près, donne le ton. La prouesse se situe d'abord dans la capacité à placer dans la même *timeline* des objets aussi hétérogènes et disposant de leur propre logique temporelle. La pluie forte et persistante a ajouté une dimension gentiment héroïque à l'ensemble.

Bonne surprise, ce dispositif mobile a sauvé l'événement de l'ennui habituel lorsque s'étire l'interminable défilé des délégations d'athlètes. L'esthétique finale libère enfin la tour Eiffel du lourd style de discothèque techno qui l'empaquetait et place sa force diaphane au centre d'une utopie humaniste fondamentalement urbaine. L'envol de la flamme évoque les mises en scène contemporaines des opéras de Haendel ou de Lully, avec, en arrière-plan, les visions de Thomas More, Francis Bacon, Tommaso Campanella, Claude-Nicolas Ledoux.

Sauf que l'ambiance queer et les références culturelles qui se sont partagé le spectacle écartent les mauvaises interprétations : cette utopie démocratique ne sera ni totalitaire, ni puritaine, elle sera républicaine et libertaire. Elle sera aussi européenne : le drapeau de l'Union européenne complète les étendards nationaux tandis que John Lennon a indiqué le programme de la mondialisation à venir : « Imagine there's no countries. [...] Imagine all the people/ Sharing all the world ». •





Les règles du jeu



Il y a du monde ici !

27 juillet

4
La citadelle

Le « Village olympique », c'est où ? Les repères roses ajoutés aux diagrammes des stations, dans les rames de métro, ne l'évoquent pas. Ceux qui peuvent y aller savent où il se trouve, les autres n'ont pas à en connaître le chemin.

Munich, 1972, reste dans les mémoires : les sportifs sont des cibles potentielles, il faut les protéger. Dès qu'on sort de la station Carrefour Pleyel, on note une présence policière impressionnante dans un quartier presque vide. Pour ce qui est des voitures, on pense à un check-point dans une zone troublée. Pour les piétons, c'est un labyrinthe dont il est difficile de comprendre le dessin lorsque l'on est piégé à l'intérieur.

En longeant les murs de ce qui semble être une prison, on s'interroge : qui est le détenu ? Les sportifs peuvent sortir, le visiteur ne peut pas entrer. Dans le « quartier » italien, il y a du linge qui sèche à une fenêtre : ce style « napolitain » apporte une touche de désordre à un ensemble trop bien rangé.

Le parcours se poursuit vers l'autre partie du Village olympique, située dans L'Île-Saint-Denis. Il faut faire un détour, car la nouvelle passerelle se trouve entièrement à l'intérieur du Village et reste inaccessible. Cela commence, sur la rive droite, par une zone qui a des allures de friche, peuplée surtout d'immigrés subsahariens. Côté terre, *business as usual* : on peut faire réparer sa voiture dans un garage improvisé, comme tous les week-ends. Côté eau, quelques moineaux et un rat, peu impressionnés par la proximité euclidienne des Jeux, s'activent.

Passé le pont, le constat s'impose que la commune de L'Île-Saint-Denis a été coupée en trois : au nord, un vieux centre pauvre et délabré ; au centre, le Village, qui utilise les emprises industrielles comme fortification protectrice ; au sud, la partie rénovée ces dernières années avec ses logements contemporains et ses commerces. Désormais, pour passer du nord au sud, on doit traverser deux fois

l'un des bras de la Seine. Après de longs essais infructueux pour approcher le Village, il est clair que ce périple relève, au mieux, du *Château dans le ciel* de Hayao Miyazaki ; au pire du *Château* de Franz Kafka. Il faut renoncer. Ce village appartient à un système de distances auquel les Terriens ordinaires n'ont pas accès.

On a affaire ici à une frontière dure, sans zone intermédiaire propice à la contrebande et aux brassages culturels et dont les abords sont tout aussi inhospitaliers. Comme la DMZ coréenne, la zone frontalière a été conçue pour être inhabitable.

Pour sortir de la frustration, pourquoi ne pas élargir le périmètre ? Et là, trois surprises. D'abord, la vieille gare de Saint-Denis (RER D, Transilien H) n'est plus la place du marché où toutes les substances imaginables, licites et illicites, pouvaient jusqu'à récemment être échangées. Les policiers sont présents en nombre. Il faudra voir ce que ce lieu, par ailleurs en travaux, deviendra cet automne.

Ensuite, la station Saint-Denis-Pleyel, qui est promise à devenir le pôle majeur du Grand Paris Express – la M14 va progressivement y rencontrer la 15, la 16, la 17 et la 18 – révèle sa puissance. Le monument est cathédrale et, pour le moment, presque vide, à l'exception de policiers, dont un agent de la Guardia Civil, l'Espagne ayant fourni 300 des 1800 policiers étrangers venus en renfort de 43 pays. Celui-ci semble content d'être là, bien qu'il ait (ou d'autant plus…) jusqu'à présent eu peu de délinquants à appréhender.

Enfin, le « franchissement urbain », une passerelle en Y spectaculaire qui, enjambant un gigantesque faisceau d'une quarantaine de voies ferrées du réseau Nord, désenclave chacun des deux quartiers qu'il relie, Pleyel d'un côté, Le Landy de l'autre, et affiche sans complexe sa géométrie athlétique. Dans les trois cas, même indirect, l'effet JO ne fait pas de doute et l'on s'en souviendra. •



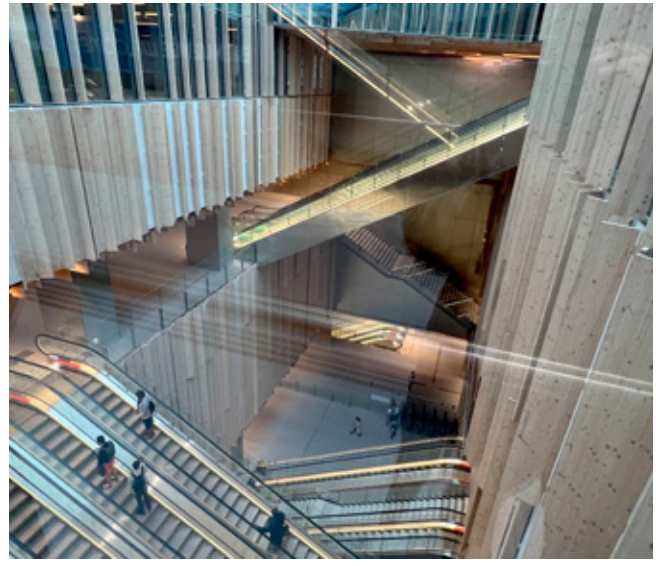


Topologies









Géométries

28 juillet

5
Un dimanche au parc

Le parc Monceau, le week-end fréquenté surtout par des résidents des quartiers voisins, certains cossus, du 8e, du 9e ou du 17e arrondissement et par des touristes. Est-ce un dimanche comme les autres ou bien… y aurait-il une attractivité pour les personnes venues, au nom de leur goût pour le sport, d'autres quartiers ? Un peu comme au treizième jour du Nowrouz, le « Sizdah Bedar », à Téhéran, où le rituel des fêtes veut que l'on aille pique-niquer à l'extérieur. Les parcs sont envahis dans toute la ville et il est tout à fait courant de changer de quartier et, par exemple, de se rendre dans une partie de la cité beaucoup plus cossue que celle où l'on réside. C'est l'occasion de petites transgressions zoroastriennes : on chante et on boit de l'alcool avec ses amis, d'autant plus facilement qu'on le fait dans des lieux où l'on est inconnu.

On n'en est pas là au parc Monceau. Il y a bien deux parcs Monceau car une partie a été transformée en fan-zone : pour y pénétrer, il faut accepter de passer une barrière de sécurité et d'ouvrir son sac alors que cela ne donne accès qu'à des jeux pour enfants et à un grand écran. Cela semble disproportionné, mais il faut se souvenir que les Jeux ont des ennemis déterminés. Hier, des journaux ont reçu la revendication anti-olympique du sabotage des lignes à grande vitesse. Ce ne sont donc pas seulement les athlètes que l'on protège mais le principe même d'une rencontre quadriennale du Monde sportif dans une ville, une idée honnie par certains, capables de passer à l'acte pour abîmer la fête.

Il y a donc bien séparation mais de part et d'autre, on trouve les mêmes personnes, résidant dans le quartier ou en visite, assises ou couchées dans l'herbe. Et pas de différence perceptible entre les deux groupes, ni en quantité, ni en « qualité » : on pouvait s'en douter, mais les agents des parcs et jardins qui surveillent le Parc toute l'année le confirment. Seuls quelques maquillages tricolores et un tout petit nombre de maillots aux couleurs du Brésil se donnent à voir (durant le France-Brésil de rugby à 7).

Rien de plus. Pas de différence non plus entre les deux parties du Parc : même l'écran et ses vagues sonores irrégulières n'empêchent pas certains de lire ou de travailler alentour. Une personne qui révisait un examen, interrogée sur ce point, confie qu'elle travaille mieux dehors que chez elle et que le bruit extérieur l'aide à se concentrer. Alors pourquoi ne pas faire un tour, en voisine, aux JO de Paris ? •





On/Off

29 juillet

6
Vitrines opaques

Le parc de La Villette, rebaptisé « Parc des Nations », héberge des « maisons » représentant certains des 206 pays ayant des délégations aux Jeux olympiques de Paris.

L'accès à certaines est payant : France, Inde, Pays-Bas, Tchéquie. Pour d'autres, il est gratuit, mais il y a un contrôle à l'entrée : Ukraine (ce qui est compréhensible), Brésil, Slovaquie. D'autres encore sont totalement ouvertes : Afrique du Sud, Colombie, Mexique, Mongolie, Serbie, Taïwan. La Slovénie a choisi de diviser son espace entre une partie où l'accès est libre et une autre où il se fait seulement sur invitation. Le pavillon mongol est particulièrement bien conçu pour donner un aperçu rapide mais dense à ceux, probablement nombreux, qui ignorent tout de ce pays. Le pavillon de l'Ukraine est émouvant car il met lucidement en scène l'impact de la guerre sur le sport. Qu'est-ce qui a pu motiver les organisateurs de certains pays à créer un billet à 5, 20 ou 30 € pour avoir le droit d'acheter une bière à 7 € ou un cocktail à 15 € ? Éviter les foules ? Créer un bien de club permettant de gagner de l'argent en faisant croire aux clients qu'ils sont des privilégiés ? Ces deux raisons paraissent peu logiques puisque la plupart des maisons sont loin d'être pleines cet après-midi. Créer un lieu de réassurance nationale pour les supporters qui peuvent regarder ensemble leurs chaînes de télé et applaudir à d'autres moments que lorsque ce sont les Français qui gagnent ? Peut-être, mais dans ce cas, ce sont plutôt des consulats que des pavillons d'Exposition universelle.

Du côté du « Club France », il y avait sans doute des raisons propres de créer un lounge payant, c'est-à-dire un enclos surclassé qui permet, grâce à une barrière financière modique, de modérer l'affluence. Contrairement aux fan-zones publiques, l'ambiance y est plus unanimement patriotique. C'est aussi différent des lieux de compétition, où le chauvinisme se trouve tempéré par l'altérité, la multiplicité des nationalismes contraignant à une cohabitation entre supporters. Ici, lorsque les médaillés viennent recevoir

l'onction populaire, effectivement massive, l'entre-soi d'une seule préférence nationale peut se déployer sans crainte. Cet environnement se trouve totalement en phase avec celui qu'ont installé les médias d'État, qui opèrent beaucoup ici, dont ceux du « service public », comme d'habitude en pareille circonstance, et il n'a qu'un lointain rapport avec le journalisme d'information.

Vue de l'extérieur, la « maison » française offre une image forte de la séparation : des lignes de contrôle imposantes et une opacité totale qui interdit de se faire une idée de ce qui se passe à l'intérieur. L'univers constitué par les médias et ces lieux s'exprime de manière aimable, sans agressivité pour le reste du Monde. Cependant, il est fondé sur une violence initiale : les Français engagés sont des personnes de chair, sensibles, faites de rêves, de souffrances et de plaisirs ; leurs adversaires ne sont que des pions, de simples agents sans qualité, placés ici seulement pour contrarier le désir légitime de médaille des Français. •




VOLIA
SPACE
UKRAINE
THE WILL TO WIN

30 juillet

7
Frontières, confins, commutateurs

Le Trocadéro est devenu une forteresse qui empêche presque de voir la tour Eiffel, cachée derrière. Ici la privatisation de l'espace public fait d'autant moins de doute que les passants sont dessaisis de la vue plongeante qu'ils pourraient avoir justement sur une partie du Paris olympique qu'on leur a annoncé. Du Parvis, ils découvriraient certaines épreuves de cyclisme et d'athlétisme en contrebas, avec une jolie perspective vers le Champ de Mars et l'esplanade des Invalides où d'autres compétitions ont lieu.

Sur l'avenue Kléber, on entre très vite dans le Paris ordinaire, mais là les Jeux réapparaissent à l'entrée de la place de l'Étoile sous forme d'une boutique officielle de produits dérivés, même si l'Arc de Triomphe semble mener sa vie habituelle. Les Champs-Élysées aussi avec la flânerie sur le trottoir, entre commerces et terrasses qui tentent de rester chics. Néanmoins, un parfum olympique persiste et même s'amplifie à mesure que l'on descend : de plus en plus de T-shirts nationaux, de cartes d'accréditation, une grande boîte aux couleurs des JO envoie de la musique et cela déclenche une danse que l'on croit spontanée. On comprend vite que ce sont des évangélistes qui sont à la manœuvre avec leur panneau accrocheur. On se dit que si les Jeux aident les Parisiens à danser dans la rue, ce n'est pas si mal. Après le Rond-Point, la présence imposante du *flagship* commercial des Jeux et des stands de quelques sponsors fait comprendre aux passants que toute la longueur des Champs constitue un commutateur entre les deux Paris, ordinaire et olympien. Sur ce petit pan de ville, ils occupent la même étendue et la circulation « verticale » permet de passer de l'un à l'autre, sans se déplacer. Une telle cospatialité est rendue possible par le fait que l'avenue, tout en restant publique, connecte plusieurs lieux d'épreuves sportives : outre le Trocadéro, le Grand Palais (escrime et taekwondo), et la place de la Concorde (BMX, basket 3 x 3, skateboard, breaking). On se trouve dans les confins des lieux sportifs tout en relevant de la ville habituelle.

En fait, cette vision se révèle un peu optimiste. L'absence de voitures et donc de bruit dans tout le bas des Champs profite à tous les habitants, qui s'aventurent en direction de la Concorde et font face à une autre forteresse bien protégée. On a beaucoup parlé des entraves à la circulation de véhicules et on a peut-être exagéré. Les restrictions concernant les piétons semblaient bien légères, à condition que la limitation de leurs mouvements se borne aux enceintes sportives. C'est loin d'être le cas. Quand on veut quitter le secteur, on se retrouve, comme aux abords du Village olympique (voir 27 juillet), sur le vaste glacis d'une frontière dure, sans interstices ni contournement. Il faut revenir bien en arrière, jusqu'à l'avenue de Marigny, pour espérer contourner la Concorde. Et, mauvaise surprise, la signalétique propre aux JO, très abondante et efficace, n'a été conçue que pour accéder aux équipements et aux événements des Jeux eux-mêmes. Si au contraire on est là, comme une bonne partie des personnes présentes, pour se balader ou aller d'un point à un autre dans le quartier, rien ne nous aide, aucun signe, aucun panneau. Il faut compter sur l'assistance aimable mais peu informée des bénévoles ou des policiers qui font ce qu'ils peuvent pour nous éclairer dans ce dédale touffu de barrières métalliques.

On peut peut-être déceler ici une erreur de parallaxe non du Comité d'organisation, mais de la mairie de Paris et de la Préfecture de Police, qui s'occupent toutes deux de la circulation et qui, concentrées sur les Olympiens et les Olympiques, ont apparemment oublié les autres habitants. Ceux-ci ne sont pas composés que des résidents franciliens mais comprennent aussi beaucoup de visiteurs qui ne peuvent pas tous être au fait de la géographie des rues et des jardins dans ce secteur. Malgré les bonnes vibrations des Champs, les forces de séparation laissent un goût amer au flâneur. •





Imager/Imaginer



Sas



31 juillet

8
À la marge

Parmi les quelques fan-zones de la liste officielle des « Clubs 2024 » et des autres « sites de célébrations », rares sont celles qui se trouvent en dehors de la zone centrale de la métropole. Parmi elles, Étampes a l'avantage de ne pas être tout à fait l'une des banlieues, proches ou lointaines, qu'il faudra bien sûr aussi explorer dans les prochains jours.

Ancienne ville-étape entre Paris et Orléans, Étampes a été avalée par l'urbanisation parisienne et se trouve au centre d'une vaste zone périurbaine. Elle connaît en outre des problèmes spécifiques des centres des petites villes, abandonnés par les petits commerces au profit des centres commerciaux et délaissés par les résidents qui ont les moyens d'acquérir un pavillon alentour. Ici, les choix d'urbanisme consistent à conserver à ce centre une attractivité commerciale en accueillant volontiers les voitures : beaucoup de parkings, petits trottoirs, peu d'espaces publics conviviaux, un patrimoine historique faiblement valorisé. Les émeutes de juin 2023 ont également marqué les esprits dans cette commune réputée « tranquille », voire « provinciale ».

La traversée du quartier « sensible » de Guinette conduit le visiteur *on the wrong side of the track*, du mauvais côté des voies ferrées, au propre comme au figuré. Il a été transformé depuis dix ans. Les « barres » de logement social sont désormais immergées dans une vaste nappe pavillonnaire qui ouvre sur un hypermarché entouré de boutiques, le seul endroit un peu animé en dehors du centre.

La fan-zone se trouve à une demi-heure à pied et l'on pourrait espérer y trouver plus de monde. Pas vraiment. L'installation est située au fond d'un parc appartenant à la région Île-de-France et aucun panneau n'en signale l'existence en ville. Pourtant la municipalité et la Région ont la même couleur politique. Sur place, on trouve un grand écran qui retransmet des épreuves devant des chaises et une pelouse, mais presque personne ne regarde. En revanche, les activités pour les enfants (ping-pong, luge, escrime…) ont un certain succès.

Deux jeunes prosélytes, qui sont engagées dans le mouvement des « églises de maison », voudraient faire partager leur joie d'avoir connu une nouvelle naissance qui les a lavées de tous les péchés accumulés. Elles aussi ont commis l'erreur de croire que les Jeux olympiques, c'était maintenant, alors qu'ils sont terminés depuis longtemps à Étampes. L'affichage municipal est pourtant clair. L'événement s'est produit en juin, au moment du passage de la flamme olympique. Depuis, la municipalité ne communique plus sur le sujet, ni dans la rue, ni sur son site Internet.

Après tout, il existe de multiples raisons de s'intéresser aux Jeux, pas seulement l'envie de soutenir les sportifs français. La riche mondialité des résidents de la commune, d'origines européenne, maghrébine, subsaharienne, à l'image du reste de l'aire urbaine de Paris, ne semble pourtant pas entrer en résonance avec celle des JO. La comparaison avec le parc Monceau et d'autres fan-zones intra-muros entraperçues dans Paris saute aux yeux. Là, un continuum entre des variantes d'urbanité, ici, une dissociation entre des mondes. On verra ce qu'il en est dans d'autres quartiers moins écartés. En tout cas, il semble clair que l'éventuelle rencontre entre la ville et les Jeux est aussi (d'abord ?) affaire d'imaginaires. •



1er août

9
Timides hybrides

Les quartiers les plus denses de l'aire urbaine de Paris en présence effective, mesurable en habitants/année, se situent dans le quadrilatère formé par le Centre Georges Pompidou, le Forum des Halles, la fontaine Saint-Michel et Notre-Dame. Une bonne part des personnes présentes sont des visiteurs étrangers. Cette ville qui ne désemplit jamais, quels que soient l'heure, le jour ou le mois, va-t-elle être affectée par l'événement olympique ? Réponse : peu en apparence. Le nord du Marais est calme en été, il le reste ; le sud, cet immense centre commercial à ciel ouvert, ne montre pas de baisse de son activité. Le parvis de Notre-Dame, encore en chantier, est bien garni. Les trottoirs de la rue de Rivoli débordent. Le Forum des Halles est bien pourvu en visiteurs de toutes sortes. La Piazza de Beaubourg est, comme à l'accoutumée, animée. Tout cela pratiquement sans aucune présence des Jeux. La place de l'Hôtel de Ville, comme chef de file des fan-zones gratuites, perturbe un peu ce paysage habituel. Il y a du va-et-vient, des groupes religieux, comme un peu partout aux abords des sites des Jeux. Dès que l'on s'éloigne de la place, cependant, les maillots à la gloire d'un pays ou de « Paris 2024 » deviennent rares, voire très rares. Sur les photos de foule, il faudrait jouer à « Où est Charlie ? » pour trouver des personnes liées à l'événement sportif.

Apparaît une personne qui agite deux drapeaux, un français et un espagnol en même temps ; plus loin, un immeuble est décoré avec des drapeaux de quatre pays différents ; puis un jeune homme brandit un immense étendard de la Normandie, un pays qui n'a pas encore été invité à participer aux Jeux ; juste à côté, une jeune femme porte un T-shirt qui arbore à la fois un drapeau français et le M de McDonald's. Quelque chose comme une *Verfremdungseffekt*, une distanciation brechtienne qui défie l'allégeance nationale. Est-ce un hasard si tous ces malicieux se trouvent à peu près à la même distance du lieu olympique, en l'occurrence le parvis de l'Hôtel de Ville ? Comme si l'hybridation ne pouvait avoir lieu ni trop près, ni trop loin. Le traitement très déséquilibré des performances sportives qui prévaut dans les

médias, selon qu'elles soient le fait de Français ou d'étrangers français, ne dit peut-être rien de bon à une partie de la société particulièrement bien représentée chez les habitants permanents ou éphémères du Paris ordinaire. Ils ont pour une part de leur motivation d'habiter là plutôt qu'ailleurs, le fait de se sentir « soi-même comme un autre », de symétriser, au moins dans l'espace public, leurs relations avec ceux qu'ils croisent. En revanche, les journalistes, les institutions sportives nationales, les sponsors, les athlètes et leurs équipes, leurs proches et leurs admirateurs qui passent leurs journées à célébrer les médailles françaises constituent une part essentielle des spectateurs-supporters. Les Olympiques ainsi définis se distinguent suffisamment des habitants ordinaires pour qu'une certaine incompréhension courtoise soit parfois perceptible : une différenciation des personnes par leur « substance » non spatiale complète leur séparation géographique. Ces derniers, qui n'aiment pas trop les uniformes et se méfient du nationalisme, observent avec une curiosité prudente les premiers, sans partager leur émotion.

Bon. Est-ce un problème ? Dans l'ensemble, l'interface des Jeux avec la ville est tout sauf osmotique. Mais ici, dans le cœur du Paris à la fois local et mondial, la pincée de Jeux olympiques, jetée avec humour et parcimonie, apporte un petit quelque chose de plus. La cospatialité ne procède pas seulement par circulation entre deux couches d'espace superposées, mais par une timide hybridation : cela se mélange, un peu. •

2 août

10
Au fil de l'eau

Ni vides, ni pleines, les fan-zones de la Grange-aux-Belles et de Stalingrad sont surtout l'emballage discret de propositions récréatives qui auraient été faites de toute façon. Que l'environnement de ces activités passe par les fanions des JO et la présence d'un écran intéressant d'autres personnes, assez peu nombreuses et qui n'arborent pas de signes d'un militantisme sportif quelconque, n'est pas un problème. C'est Paris Plages, avec ses transats, la baignade dans le bassin de la Villette et les activités pour les enfants, qui compte vraiment.

La tendance à faire des Jeux une opportunité plutôt qu'un événement fait penser à Étampes, mais ici, dans les 10e et 19e arrondissements, ces attractions se fondent dans un ensemble bien plus vaste : ce vendredi en fin de journée, il y a aussi les bars le long du canal, les cinémas sur les quais du Bassin ou les canots électriques pour flâner sur le plan d'eau. Les Jeux constituent donc une ressource supplémentaire parmi beaucoup d'autres, et l'occasion d'aller passer un moment à l'air libre avec des copains, un petit plus dans la vie parisienne de l'été. L'événement sera digéré comme toute autre occasion festive le serait dans une ambiance urbaine toujours animée.

L'hybridation existe mais elle est décalée, plus encore qu'hier, à proximité de l'Hôtel de Ville.

Dans ces quartiers où la créativité fait partie du décor, les affiches qui contiennent le mot « olympique » font référence à une expo de photos, à une boutique de tatouage ou à une appli de rencontres : « Prépare-toi à gagner l'or dans ta chambre ». On se prépare… •


PARIS
PARIS PLAGES


RAYON NOIR
12 RUE CROZATIER 75012
TATTOO
TATTOO
RAYON NOIR
TATTOO SHOP
WALK IN


À GAGNER L'OR DANS TA CHAMBRE.
SANS CONTRAINTES
À moins que vous n'aimiez ce genre de choses.
AMUSEZ-VOUS SANS CONTRAINTES
PRÉPARE-TOI À GAGNER L'OR DANS TA CHAMBRE.

Exégèses


ANALOG SPORT FESTIVAL
25.07
Enza Lefort
Irfane Gabloza
Achi Issakha
Salomé Gallouet
Inès Triki
Iman Soliman
Karthoum Dembele
Sobi Singh
Marwan El Fakharany
VERNISSAGE



Points de vue



3 août

11
Topos contre *chôra*?

Certaines « maisons » nationales ne se trouvent pas à La Villette, mais ailleurs en ville. Un coup d'œil au passage à celle des États-Unis, qui occupe l'ancienne Bourse. Le droit d'entrée, fixé à 325 €, laisse penser au chercheur qu'il dérogerait à sa mission en les acquittant. Pourquoi pas alors le Japon, qui devait s'installer à la Maison des Métallos, dans le 11e arrondissement, et en ouvrir les portes aux visiteurs ? L'occupation de ce centre culturel par de jeunes migrants, puis leur expulsion contestée ont apparemment dissuadé la Maison du Japon de s'y installer, alors que c'était prévu depuis longtemps. Certains militants ont fait du « nettoyage social » de Paris un de leurs arguments anti-Jeux, et le Japon olympique a jugé plus prudent de se replier sur la Maison de la culture du Japon, une institution bien établie dans un tout autre quartier, à l'entrée du pont de Bir-Hakeim. En fait, les évacuations n'ont touché que les grandes concentrations (squats, campements de migrants). Les habitants des rues, avec ou sans tente, sont toujours bien visibles aux alentours de la place de la République.

Dans ces quartiers, les temporalités commerciales épousent les logiques des résidents : les boutiques ferment plutôt en août, ignorant le calendrier des Jeux olympiques et paralympiques.

Les premiers chiffres montrent que les Franciliens ont été un peu plus nombreux à quitter leur ville que d'habitude pendant la période traditionnellement la plus calme (mi-juillet/mi-août). Quant aux visiteurs, ils sont bien présents, mais pas tout à fait identiques aux touristes habituels. Les professionnels de la branche disent que ceux qui se soucient peu ou même se méfient des Jeux olympiques ont reporté à septembre ou à l'année prochaine leur venue. Les Parisiens olympiques sont, par construction, plutôt des amateurs de *spots* touristiques puisqu'ils ont opté pour un séjour thématique (les Jeux) en payant plus cher pour l'obtenir. Et, en effet, à l'exception du Louvre, les innombrables musées parisiens connaissent une baisse de fréquentation. Ce n'est pas le cas des lieux emblématiques du

tourisme parisien, comme la Butte Montmartre ou les Champs-Élysées, précisément ces endroits ringardisés par les résidents et ceux des visiteurs qu'ils influencent. Les Olympiques sont peu demandeurs d'expériences culturelles exigeantes ou d'une immersion dans la vie citadine. C'est notamment le cas des nombreux habitants du reste de la France, chez qui se recrutent la majorité des porteurs de billets français et, on le sait maintenant, les trois quarts des visiteurs actuels de l'Île-de-France. Ces touristes-là semblent d'autant moins intéressés par les consommations culturelles qu'ils ont d'autres occasions de se rendre à Paris. Or ils remplacent en partie ceux qui viennent à Paris pour y vivre, même brièvement. Cela déplace donc un peu les dominantes des attentes et des pratiques.

Le cimetière du Père-Lachaise fait, lui, partie des lieux d'hybridation significative entre publics différents : on y rencontre des supporters en tenue et ce n'est pas une vraie surprise. La célébration du sport extrême et celle de la mort glorieuse sont parentes : on y travaille dans les deux cas le corps humain, environnement plastique et fragile du moi.

Si l'on reprend la terminologie d'Augustin Berque, on peut dire que le *topos* (le lieu comme site porteur d'aménités) ne réagit pas comme la *chôra* (le lieu comme environnement holistique) à l'événement olympique. Dans Paris intra-muros, les *chôra* à forte diversité fonctionnelle (tout le centre-est : de l'est du 9e à l'ouest du 12e arrondissement) se révèlent modérément ouvertes aux « habitants des Jeux ». Dans les *chôra* à dominante résidentielle (la partie extérieure des arrondissements-frontières, sur un arc qui va, dans le sens des aiguilles d'une montre, du 17e au 15e), l'indifférence devient quelque peu défensive, sauf quand les épreuves y pénètrent comme, aujourd'hui, l'épreuve de cyclisme sur route. Il y a une certaine affluence quand on peut voir passer les coureurs mais aucune comparaison avec la Butte Montmartre débordant de spectateurs. On observe donc un renforcement systémique des lieux-emblèmes : les organisateurs des Jeux y ont organisé des épreuves qui attirent d'autant plus le public que celui-ci est déjà demandeur de ce type de localisation. Si, dans ces hauts lieux touristiques, un individu sur cinquante environ expose sur sa personne un lien avec les Jeux, on tombe à un sur cent dans les rues ordinaires et moins encore dans les quartiers à l'identité plus « provinciale » ou « villageoise ». Là, un certain entre-soi communautaire peut se manifester, se traduisant parfois par une sourde hostilité aux Jeux.

Cela dit, « dans l'espace, personne ne vous empêchera de vous marrer » : c'est le slogan, repris d'un podcast à la mode, qu'arbore Le Onzième Lieu, un tiers-lieu situé à deux pas de feu la Maison du Japon. Contrairement à ceux de Ridley Scott, les *aliens* olympiques ne nous mangeront pas. •

4 août

12
La salsa du 100m

Concentrons-nous aujourd'hui sur la part de l'hypercentre partagé par les Jeux et le tourisme ordinaire. Sur les quais, Paris Plages est un peu plus discret que d'autres années, mais il reste actif. Dès que l'on sort des enclos des Jeux, les conversations en mouvement, la méditation face à la Seine et la bière aux terrasses effacent tout le reste.

Au Louvre, on croise, comme prévu, beaucoup de monde sans rapport avec les Jeux. La rue de Rivoli, rendue cette fois plutôt aux piétons qu'aux cyclistes, connaît un grand succès. C'est une voie d'accès vers la Vasque qui exerce sa magie face à l'Arc de Triomphe du Carrousel. On ne peut s'en approcher que sur rendez-vous, plus difficiles à obtenir qu'une visite chez un dermatologue, et les candidats malheureux se trouvent bloqués par les grilles et les policiers. Le jardin des Tuileries s'en trouve méchamment fragmenté car il est aussi attaqué à l'ouest, par les abords de la Concorde. Entre les deux, une passerelle qui permet à tout un chacun de traverser le jardin du nord au sud sans passer par les endroits interdits.

Cela rappelle des situations de conflit aigu où des dispositifs de circulation faits de superpositions et de contournements empêchent les gens qui n'appartiennent pas au même groupe de se rencontrer, mais, bien sûr, comparaison n'est pas raison car ici, tout le monde est parfaitement bienveillant vis-à-vis des humains suivis, précédés ou croisés. L'analogie reste purement technique : le point commun, c'est que, pour installer des couches d'espace supplémentaire dans un territoire déjà très densément organisé, il a fallu utiliser la dimension verticale et permettre aux différentes strates de spatialité de se juxtaposer sans contact. C'est ce genre d'aventure que connaît pour quelques jours un jardin des Tuileries qui vivait sans histoires depuis 1871. Pour la soirée, le parvis de l'Hôtel de Ville est bondé et la fan-zone du 11e, devant la Mairie, fait office de plan B. Il y a du ceviche et surtout une playlist de danses caribéennes. Les compétences des femmes et des hommes qui dansent et dont certains connaissent parfaitement les subtiles différences entre son,

mambo et salsa méritent l'admiration. Le son bascule sur les images de France 2 uniquement lorsqu'il y a des Français en lice (… avec tout de même l'exception du 100 m, dont la finale intéresse davantage l'assistance ; mais, moins de dix secondes, ça ne meuble pas une soirée).

Cette fois, la configuration est épurée : les Parisiens sont d'accord pour célébrer les Jeux, à condition que cela se combine à une autre attraction – par exemple une dégustation de ceviche et une soirée salsa. S'il faut déplacer son attention le temps d'une victoire ou d'une défaite française, pas de problème, mais pas trop longtemps. •





Habiter en mouvement

5 août

13 Échelles mobiles

Qui se rend à une heure matutinale au pont Alexandre-III, pour voir nageurs et nageuses du triathlon mixte plonger dans la Seine, constate, avec un sombre pressentiment, la forte concentration de passagers du métro dès l'approche de la station Invalides. Sur place, l'échec est cinglant : la foule exaltée est venue de toute la planète assister à l'immersion baptismale dans le fleuve sacré. Les Parisiens auraient pu, naïvement, s'en considérer seuls copropriétaires et, de ce fait, disposer de la légitimité exclusive pour en saluer la rédemption hygiéniste. C'est à eux que la baignade a longtemps été interdite, non ?

Toutefois, en se juchant en haut du mur qui surplombe la Seine et le quai d'Orsay en compagnie des milliers de spectateurs qui attendent le passage des triathloniens, opérant cette fois à vélo, on a tout le temps d'étalonner la mesure de l'engagement sportif par les signes distinctifs : ici on atteint 20 % alors que 100 % des présents sont des spectateurs, donc des ressortissants du Paris olympique. Cela signifie que, lorsque l'on compte 1 % des individus arborant des symboles ostentatoires, on peut déduire que ce sont plutôt 5 % de personnes qui sont rendues sur place pour les Jeux. En supposant que cette « pierre de Rosette » possède une valeur générale (ce que confirment les observations des tenues des personnes dans les stades lors des épreuves retransmises à la télévision), on peut oser la construction d'un indicateur, dont la valeur se situe entre zéro et cent, l'indice de pénétration olympienne localisée (ipol). Il se calcule en comptabilisant la proportion de porteurs de signes distinctifs (psd) dans un endroit donné : ipol = % psd x 5. Des observations des jours précédents, il découle que, dans les spots touristiques et dans les fan-zones, on a un ipol d'environ 10, dans le reste des quartiers centraux parisiens de 5, dans les quartiers peu touristiques intra-muros (ce qui a été nommé il y a deux jours les *chorâ* non touristiques), on tombe à moins de 2,5 – et quasiment à zéro extra-muros, hors des lieux sportifs et des fan-zones.

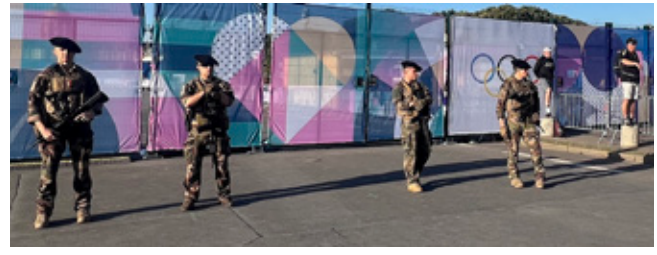
En tout cas, la concentration de dizaines de milliers d'adeptes, qui se sont levés plus tôt que les autres pour communier ensemble dans la rue, impressionne. À ceux qui fréquentent peu les stades, ces phénomènes de masse évoquent plutôt les manifestations ou les meetings politiques. Un observateur des seules épreuves olympiques pourrait en conclure que tout Paris se réduit à une mondialisation du sport qui écraserait toutes les autres fonctions. Nous savons que ce n'est pas le cas, mais tout de même, quelle puissance !

N'oublions pas que l'échelle est toujours relative. C'est un rapport de taille d'une réalité à une autre. Dans le cas du Monde, ce qui définit son échelon géographique, c'est sa coïncidence directe avec la Terre, qui correspond (jusqu'à présent) à son étendue totale et qui constitue son « fond de carte ». L'échelle mondiale, c'est la plus grande échelle que les humains manipulent dans leur vie de tous les jours, contrairement à l'univers, encore plus vaste, mais où la part des images et des imaginaires reste essentielle. Cependant, la relation d'échelle peut aussi être référentielle : la mondialité d'un lieu, c'est la présence du Monde en son sein.

L'englobant se trouve contenu dans l'englobé. Beaucoup dépend alors des indicateurs que l'on se donne pour définir ce référentiel. Ce matin, en quelques dizaines de mètres, il était facile de basculer d'une mondialité sportive à une autre, plus établie. Sur le boulevard Saint-Germain quasiment vide, entre la rue de Bellechasse et la rue des Saints-Pères, une autre compétition se déroulait, avec sa discrétion habituelle, entre les différentes enseignes de design de mobilier milanais. La parisianité, l'européanité et la mondialité du Noble Faubourg se mesurent aussi à cette aune.

Au passage dans l'île de la Cité, on bénéficie de deux mondialités thématiques complémentaires, centrées cette fois sur la religion, comme culture ou comme combat. Il y a une absence totale de file d'attente pour la visite de la Sainte-Chapelle délaissée (« Contrairement aux années précédentes, les touristes se concentrent sur les monuments les plus connus », disent les gardiens de ce temple, confirmant les observations d'il y a deux jours) et, au même moment, passe un autocar dont la circulation est financée par une organisation antivaccin, anti-avortement et antiblasphème qui, après le sacrilège de la Cérémonie d'ouverture, proclame l'incompatibilité entre la croix et les anneaux. Tout est, bien sûr, question d'échelle et toute échelle est relative. •





L'ordre des forces

6 août

14
JO dans l'métro

Un jour entier n'est pas excessif pour explorer cette composante essentielle de la métropole, le métro et, plus généralement, les transports publics d'Île-de-France. Il en a été beaucoup question dans une série de « râles », avant les Jeux. Qu'en est-il maintenant ? Après la première semaine des Jeux, Île-de-France Mobilités constate que la fréquentation de son réseau a connu un trafic d'environ 7,2 millions de trajets quotidiens, soit 1,2 million de plus que l'année dernière à la même date (+ 20 %). Simultanément, l'offre a été fortement augmentée au point de dépasser les fréquences d'hiver sur les lignes les plus sollicitées, quand la demande est, elle, de 60 % supérieure (9,5 millions). Il ne faut pas oublier en outre que la croissance de 2024 peut aussi être due au rattrapage progressif du tourisme parisien après la pandémie de 2020-2021.

La fluidité a donc augmenté et les Franciliens apprécient de disposer d'un système de transports enfin à la hauteur de leurs attentes. Enfin, car, depuis la fin de la crise sanitaire, l'offre ne correspondait pas à la remontée de la demande. La RATP peinait tout particulièrement à recruter des personnels dont une partie avait disparu pendant la crise sanitaire et dont le remplacement s'avérait plus difficile que prévu.

Par ailleurs, les JO ont été l'occasion, et partiellement la cause, d'investissements significatifs en matière de mobilité publique avec l'ouverture du hub de Saint-Denis-Pleyel et de ses accès (voir 27 juillet), le prolongement de la ligne 14 jusqu'à l'aéroport d'Orly (autre lieu méritant une visite), celui de la ligne 11 jusqu'à Rosny-sous-Bois et l'avancée du RER E jusqu'à Nanterre-La Folie – en attendant Mantes-la-Jolie. Il faut également prendre en compte un effort, encore très insuffisant, mais significatif, pour assurer l'accessibilité des transports publics franciliens aux personnes se déplaçant en fauteuil roulant. Tout cela n'est que le hors-d'œuvre de l'ouverture, échelonnée jusqu'au moins 2031, des quatre lignes du Grand Paris Express et de leurs 68 stations, auxquelles on peut ajouter la construction du CDG Express,

qui sera opérationnel en 2027. La perspective d'une meilleure desserte de l'ensemble de l'aire urbaine est claire, mais il y a dans ce calendrier une sorte de synecdoque (la partie préfigurant le tout) qui fait des Jeux olympiques, pas tout à fait seulement par hasard, un moment de concrétisation d'un programme qui, jusqu'ici, paraissait un peu abstrait : ça bouge, fort et vite, et ça commence à se voir.

À cela s'ajoutent deux éléments conjoncturels : la campagne alarmiste des autorités avait fait craindre le pire ; pour l'éviter, d'abord seulement les fréquences ont été augmentées au point que, on vient de l'apprendre, la RATP a fait circuler davantage de trains que ce qu'Île-de-France Mobilités lui avait demandé ; ensuite un personnel souvent pléthorique et d'une grande disponibilité veille sur les passagers dans les stations et sur les quais, une expérience presque ennuyeuse, confient ces travailleurs éphémères, mais agréablement surprenante pour les « usagers » – les habitants mobiles, parfois usagés, en effet par leurs expériences récentes.

Le fait de pouvoir être assis presque tout le temps, ce n'était nullement garanti ces dernières années pendant l'été, car la baisse de l'offre dépassait celle de la demande. Sur certaines lignes, il fallait supporter une petite heure de pointe permanente, ce qui n'est clairement pas le cas aujourd'hui. Seul un événement olympique ouvert à tous (comme celui d'hier près des Invalides, pour le triathlon) peut engendrer une affluence excédentaire.

Comme dans toutes les grandes villes qui sont dotées d'un réseau de mobilité capillaire, le métro joue pour le centre parisien un rôle fondamental car non seulement il dessert la plus grande part des lieux olympiques, mais il rend possibles les activités de la vie quotidienne, qui ne s'est nullement arrêtée. C'est aussi le cas pour le tourisme habituel : parmi les grandes attractions franciliennes, seuls le château de Versailles et Disneyland Paris se trouvent extra-muros. Il faut donc voir l'espace du métro comme autre chose qu'une « infrastructure » ou même comme un simple outil de déplacement, c'est un immense quartier, traversé de spatialités multiples, animé de sociabilités à la fois sensibles à l'ambiance qui règne au-dessus, dans les rues, et actif dans la production d'un environnement propre qui rejaillit sur l'ensemble de la ville.

Quand ça va mal dans le métro, la ville n'en sort pas indemne. En parcourant cet espace aujourd'hui comme les jours précédents, on ressort convaincu qu'il représente bien l'atmosphère générale de la ville en ce moment, bien organisée, sereine et ouverte, avec, en prime, une fraîcheur particulière, au sens propre (lorsqu'il fait plus de 30° à l'extérieur, la légère baisse de température défatigue les passagers), mais au sens figuré également : quand ça va bien dans le métro, tout le monde s'en réjouit, notamment les habitants, qui disent ouvertement : « Si seulement ça pouvait continuer après les Jeux ! » •









Le vide du plein

7 août

15
À l'ombre de la mégamachine

Dans les parties de La Plaine Saint-Denis non encore rénovées, la diversité fonctionnelle et temporelle du bâti n'a d'égale que son illisibilité. On se perd agréablement dans un dédale tiède et silencieux. La fan-zone d'Aubervilliers est active et intelligente, on y apprend les langues de l'UE en jouant au volley. C'est une première depuis le début de cette exploration : un métissage des JO avec autre chose que du sport, encore.

La douloureuse cité du Franc-Moisin n'est pas loin. Ici, ça bouge : les pelleteuses s'agitent, les projets fleurissent. Voici un nouveau rat, lui, sur le départ. « Des travaux d'envergure vont peut-être réussir à inverser la spirale stigmatisation-répulsion », dit une agente immobilière pleine d'énergie, croisée à la vélostation du Stade de France car elle est aussi, durant les Jeux, employée d'un loueur de bicyclettes.

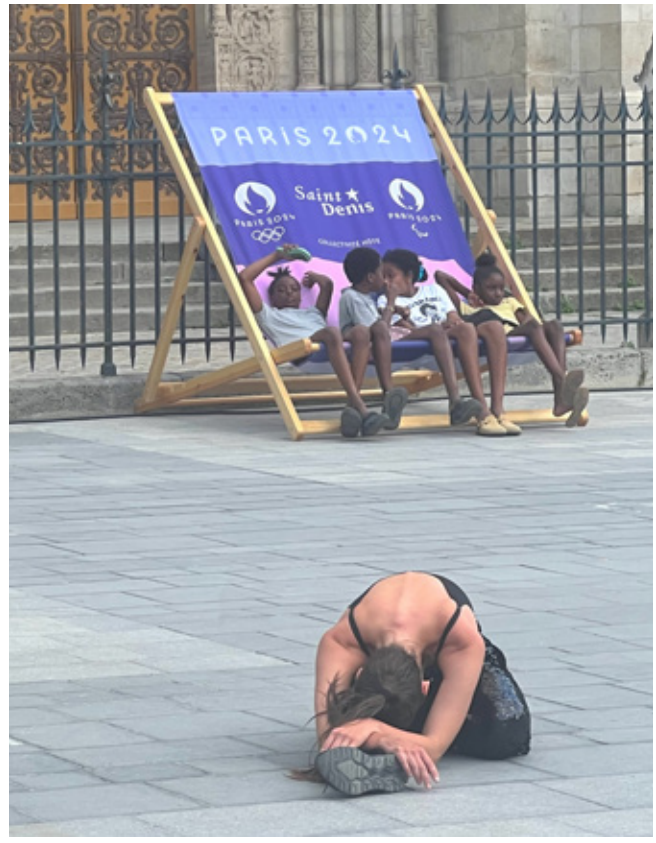
Le contraste avec la machinerie du Stade est impressionnant. Voici une forteresse qui domine l'espace environnant. Elle fait plus que rappeler d'autres forteresses déjà décrites : frontière dure, zone d'appui énorme et stérilisée, présence impressionnante des forces de l'ordre, signalétique pour y entrer, non pour l'éviter. C'est exactement la même configuration qu'au Trocadéro ou à la Concorde (voir 30 juillet), ce qui fait prendre conscience à l'observateur que l'aménagement olympique des lieux du centre de Paris n'était que l'exacte copie de ce qu'on voit et de ce qu'on fait chaque fois qu'il y a un match au SdF. Explication et non excuse, il fallait s'en approcher pour en comprendre les effets urbains.

Le Stade de France est un morceau de La Plaine et, dans l'ensemble, ce quartier présente comme un échec urbanistique déprimant. Sur les cendres d'un monde industriel en déshérence au début des années 1990, les décideurs – dirigeants politiques locaux et nationaux, aménageurs et entreprises – ont posé des blocs massifs et homogènes : bureaux, logements, transports, sans s'attaquer pour autant aux saccages que la logistique autoroutière et ferroviaire

avait déjà infligés. Le Stade est un de ces blocs avec ses glacis envahissants et il semble, au fond, à sa place dans le paysage. Au lieu d'y développer une centralité originale, on l'a rangé dans son énorme case sans lien avec les autres. Et c'est ce modèle d'hétérotopie agressive qui a été appliqué, heureusement de manière provisoire et mesurée, au Trocadéro, au Champ-de-Mars, aux Invalides, à la Concorde, sur le pont Alexandre-III ou aux Tuileries.

Unique exception, l'Église de Scientologie avec son immeuble fringant, seul élément d'hétérogénéité dans le paysage, excellemment placé aux abords du stade, tient la vedette. La religion est décidément bien présente dans les espaces publics modifiés par les Jeux. Une surprise ? Pas une nouveauté, en tout cas. Les dieux sont actifs, depuis le début de l'histoire. Si l'on en croit Homère ou Pindare, les Jeux d'Olympie ont eu pour principaux parrains – en plus d'Héraclès – Poséidon, Hippodamie et Pélops, celui-ci amant du premier et amoureux de la seconde. Les premiers Jeux ont été forcés de disparaître après l'édit de l'empereur romain Théodose qui, en 393, décida d'interdire toute référence au polythéisme grec. •





Mélange des genres

8 août

16
Si proche, si loin

Il existe des quartiers sans lien connu avec les Jeux olympiques. Partons du 14e arrondissement pour explorer Montrouge et Bagneux. Dès que s'éloigne Denfert-Rochereau, plus aucun signe des Jeux. Ni dans la rue Daguerre, l'avenue du Général-Leclerc, l'avenue du Maine, dans les rues très calmes alentour. Deux exceptions, toutefois : deux bazars vendent un assortiment très mondial de drapeaux nationaux ; la fan-zone de l'arrondissement, bien que mal placée entre les Maréchaux et le Périph, connaît une certaine animation, avec quelques spectateurs sur des chaises longues tandis que des dizaines d'enfants s'adonnent à des activités diverses. Se retrouve ici le modèle décliné presque partout dans Paris : un grand écran, beaucoup de sport et un peu de culture. Une sorte de symétrie avec les nombreuses expositions des musées parisiens sur des thématiques liées au sport.

Une fois que l'on est extra-muros, il n'y a plus rien, vraiment plus rien. Malgré le nombre impressionnant de célébrités du monde de la culture qui y sont inhumées, parmi lesquelles Barbara, qui a donné son nom à une station de métro voisine, le cimetière parisien de Bagneux est peu fréquenté et contrairement au Père-Lachaise, les Olympiques en sont totalement absents.

Place Dampierre à Bagneux comme devant la mairie de Montrouge, un emplacement a bien été préparé pour la célébration des Jeux mais il est vide. À Bagneux, Copaca'Bagneux, un festival au nom-valise proposant un peu d'activités physiques a eu lieu comme chaque année, sans référence aux JO ; il a fermé ses portes il y a déjà quelques jours. Devant un gymnase proche de la station Lucie Aubrac, Bagneux souhaite la bienvenue à « ses » jeux. On ne sait pas lesquels, car le gymnase est fermé. Ce ne sont pas des « Clubs 2024 » comme il y en a une demi-douzaine dans le département, mais on a tout de même prévu d'accueillir du monde. Or, contrairement à Étampes, à Montrouge comme à Bagneux, les Jeux olympiques ne sont pas finis : ils n'ont jamais eu lieu.





En pente douce

La différence entre Montrouge et Bagneux aurait pu jouer. C'est aussi pour cette raison que ce parcours prenait son sens. La commune de Montrouge a beaucoup travaillé à se doter de nouvelles fonctions attractives et elle s'est employée à requalifier ses espaces publics, son centre ressemblant désormais à celui d'un arrondissement parisien. Au contraire, Bagneux a longtemps cherché à protéger sa population ouvrière, organisant la vie sociale autour de ses cités HLM et laissant son centre villageois doucement s'endormir. Ces dissemblances n'empêchent pas la convergence dans l'indifférence.

Pourtant, ceux qui résident dans ces quartiers s'intéressent sûrement autant aux JO que les autres Franciliens. Par ailleurs, les fan-zones de Paris – à part celle de l'Hôtel de Ville – sont surtout animées par des résidents locaux. Sans être bondées, elles sont toujours fréquentées, même dans la journée.

Hier à Saint-Denis, en parcourant les multiples lieux de célébration qui allaient de la fan-zone classique aux performances culturelles, on pouvait penser que les Jeux étaient l'occasion d'offrir de bons moments aux habitants trop modestes pour partir en vacances. Ce n'est pas le choix de Bagneux, pas plus que celui de Montrouge, ni de son autre voisine, Cachan, qui, comme beaucoup d'autres communes de banlieue proche, n'a proposé une fan-zone que pour une seule soirée.

Un gradient d'urbanité semble fonctionner sur cette « coupe JO-logique » allant du centre de Paris intra-muros vers la banlieue. La densité joue un peu son rôle pour Bagneux, avec ses seulement 10 000 résidents/km^2 (il y a des parcs, des entreprises, des cimetières…), mais pas pour Montrouge, où elle est de 23 000, plus qu'à Paris en moyenne. Ce qui semble agir ici, c'est plutôt la propension à fréquenter l'espace public. Les raisons qui concourent à ce phénomène de convergence des activités dans le centre historique sont multiples et pas nécessairement connectées les unes

aux autres : le choix d'un style de vie « tranquille » en banlieue, l'ouverture à l'altérité et le goût pour l'espace public dans le centre ainsi que la force des polarités touristiques parisiennes, qu'il s'agisse des spots-emblèmes ou de l'environnement citadin, toutes ces logiques jouent chacune pour leur compte, mais interfèrent aussi entre elles pour produire une interaction ville/Jeux plus intense au milieu de l'aire urbaine qu'ailleurs. Une carte devrait pouvoir donner une vision d'ensemble de cet agencement.

Se révèle, c'est sûr, une dimension radiale dans le Paris des Jeux : toutes logiques confondues, hétérogènes mais convergentes et se renforçant mutuellement, une forte centralité olympienne se manifeste dans la partie de l'aire citadine qui est la plus fortement dotée en urbanité. Cela confirme ce que l'on peut savoir par ailleurs : dans les villes du Monde, les centres historiques, un temps menacés par l'urbanisation diffuse alentour, confortent leur place. Mêmes les villes du continent américain, dont le développement, très lié à l'automobile, s'était opéré au XX^{e} siècle contre la densité, la diversité et l'espace public ont, jusqu'à un certain point, entamé une bifurcation. On ne peut s'étonner que Paris, avec son extraordinaire concentration d'habitants et d'activités de toutes sortes en son cœur, figure en tête de liste. •



Un rendez-vous ailleurs

9 août

17
Angles morts

À la sortie du métro, là où M7 se prolonge en T7, des agents attentionnés distribuent de l'eau aux passagers. Il n'est pas difficile de comprendre que l'on s'engage dans un monde étrange, peut-être dangereux.

Le tram traverse Villejuif, une vaste commune à dominante résidentielle et médicale où rien n'indique l'existence des Jeux, et qui ressemble en ce sens aux quartiers traversés hier. Soudain l'espace résiste au regard. Il devient incompréhensible parce qu'irreprésentable, à moins que ce ne soit l'inverse. Il s'agit d'immenses annexes urbaines qui, par une monstruosité dérobée, permettent à la ville de vivre sans qu'elle ait à se soucier de leur existence. Un monde fait de blocs presque impénétrables, où tout indique que l'on n'y est pas le bienvenu. Sur les dizaines d'objets rencontrés, dont beaucoup concernent la gestion de l'eau, le transport d'énergie et la logistique, trois se détachent par leur magnitude : celui qui garantit la nutrition des Parisiens (le Marché international de Rungis, 2,3 km^2 débordant sur la commune de Chevilly-Larue), ceux qui assurent l'envol de leurs âmes (le cimetière parisien de Thiais, 1 km^2) et de leurs corps (l'aéroport d'Orly, occupant aussi une partie du territoire de six autres communes, 15,3 km^2). Les deux premiers ne montrant visiblement aucun signe d'intérêt pour les Jeux, tournons-nous vers le troisième.

On peut en effet s'attendre à ce qu'Orly, l'une des portes d'entrée du Monde vers Paris, soit à la hauteur de l'événement. Aux anciens enfants qui s'y rendaient à vélo avant d'avoir encore jamais pris l'avion et montaient sur la terrasse en plein air, encore accessible – celle de *La Jetée* de Chris Marker –, pour subtiliser quelques sons et odeurs à ce spectacle éblouissant en espérant, sans trop y croire, qu'un jour ils en seraient eux aussi partie prenante, cela apporterait un contentement supplémentaire.

La déception est proportionnelle. Les signes des Jeux olympiques sont bien présents dans la décoration et il reste quelques traces des dispositifs, maintenant délaissés, consacrés à l'accueil des personnes accréditées. Contrairement à Roissy, abordé quelques jours avant l'ouverture (voir 25 juillet), Orly émet des messages contradictoires : une vaste fresque qui couvre le bâtiment historique (aujourd'hui le terminal 4) fait référence à… 2025, l'horizon fixé pour que l'aéroport atteigne la neutralité carbone. L'invitation aux visiteurs à explorer l'Île-de-France évoque le Château de Versailles sans la moindre référence à ses missions olympiques. L'arrivée du métro (M14) il y a quelques semaines et celle, prévue en 2031, d'une autre ligne (M18) donnent lieu également à une communication spécifique qui fait déborder ce trop-plein discursif et contribue à brouiller l'image du lieu. Le plus surprenant est ailleurs : les passagers, qu'ils arrivent ou qu'ils partent, semblent n'avoir aucun rapport avec les Jeux. Orly dessert une bonne part de l'Europe et quelques autres destinations mondiales. Où sont les Olympiques et les Olympiens ? Ni maillot, ni T-shirt, ni mascotte, ni drapeau… Pourtant, certains devraient, au moins, être en train de repartir chez eux. L'ipol (voir 5 août), valeur : zéro, indique qu'on a affaire ici à une écrasante majorité de vacanciers. C'est l'autre mondialité, celle du Paris ordinaire de l'été, qui domine.

Face à cette perplexité, la station monumentale du métro, qui va peut-être devenir le personnage central de l'aéroport, rebat les cartes. À partir de la station… Olympiades, l'ipol remonte progressivement pour atteindre un niveau banal, pour ne pas dire « normal ». On ressent un certain soulagement à avoir quitté ces angles morts. L'olympicité devient-elle pour Paris un *standard*, comme on le dit pour le jazz ? De nouvelles improvisations sont toujours les bienvenues, mais il y a un socle, un patrimoine, une culture.

Plus tard, tout près de la rue Sainte-Anne bien concentrée sur ses ramens comme un vendredi soir habituel, la finale de football France-Espagne a fait fleurir des dizaines d'écrans dans les cafés.

Les spectateurs ne se recrutent pas surtout chez les adeptes des Jeux mais plutôt chez les Parisiens ordinaires, peu férus de taekwondo ou de beach-volley, mais qui ont senti la vibration ou le frisson des rassemblements populaires des Euros et des Mondiaux de foot et n'ont pas voulu s'en détourner. C'est un autre ressort psychique, moins construit, plus volatile mais tout aussi intense qui se manifeste. Ce Paris-là est capable de surprendre. •



Arrivée au point de départ



Points de vue

10 août

18
Du pain et des Jeux

Que signifie exactement le vocable « Seine-Saint-Denis » dans le contexte des Jeux olympiques ?

En sortant de la gare du RER Le Bourget, on s'enfonce dans un lacis de friches, d'autoroutes, de voies ferrées et de petites zones industrielles, où dominent les entrepôts et les services matériels comme la gestion des déchets et la réparation automobile. Tout proche à vol d'oiseau, le parc de La Courneuve Georges-Valbon est néanmoins difficile d'accès. Le tram T11 facilite un peu les choses mais, alors que l'on se trouve au milieu de l'agglomération parisienne et de son système de mobilité publique, il reste plus simple de s'y rendre en voiture. Ce vaste espace vert de plus de 4 km^2 (la moitié du bois de Boulogne) faisait partie d'une zone inondable proche de l'aéroport du Bourget. Il a gardé une dimension interstitielle et, un demi-siècle après son ouverture, il n'est toujours pas intégré dans un projet urbain à son échelle. L'idée, lancée par Roland Castro en 2008, d'en faire un « Central Park », un cœur vert bordé d'immeubles comme à New York, a suscité un refus total d'une partie de la scène politique locale et a été abandonnée. Les cinq communes qui bordent le parc ont longtemps été une composante massive de la « Ceinture rouge », ce qui n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui, mais il en reste quelque chose car cet espace vert est la propriété du département de la Seine-Saint-Denis, dont les dirigeants portent encore l'idée qu'il ne faut pas rendre le secteur trop attractif pour éviter que ses habitants actuels n'en soient chassés. Malgré sa taille, il s'agit toujours d'un équipement de quartier, d'où cet auto-enclavement assumé et cette absence d'efforts pour qu'il soit connu et accessible alentour.

Pour les Jeux olympiques, la Seine-Saint-Denis a mis les petits plats dans les grands : au-delà des fan-zones officielles, vingt-cinq lieux de « célébration des Jeux » ont été créés, dont le vaisseau amiral est justement le parc de La Courneuve. Comme dans d'autres fan-zones, les activités sportives destinées aux enfants y occupent une place importante, mais ici, ce sont des dizaines d'attractions,

avec un mur d'escalade, un terrain de foot et une piscine, qui ne désemplissent pas. Il y a aussi des concerts et une autocélébration institutionnelle de la lutte du département contre les discriminations, ainsi que de la Métropole du Grand Paris (MGP), dont les photos des athlètes « qui [y] sont nés ou s' [y] sont entraînés » sont exposées sur un grand panneau. [N.B. Pour être nés dans la MGP, il faudrait que ces participants aux JO aient moins de huit ans.] Ce mélange de stands et d'activités évoque une mini-Fête de l'Humanité, qui a été hébergée dans ce parc pendant un quart de siècle.

Cependant, la fan-zone proprement dite, très agréablement située face à un plan d'eau et dotée de transats accueillants, ne fait pas recette. Pas de supporters, ni français ni étrangers. Et guère plus de spectateurs qu'à Aubervilliers (voir 7 août) ou dans les multiples installations consacrées aux Jeux dans la commune de Saint-Denis, notamment à la Maltournée, près du Stade de France, ou sur le parvis de la Basilique. Mais on était en semaine et il y avait dans chacun de ces lieux moins de cent personnes tout compris, alors qu'ici, dans le parc, ils sont des milliers. Ce manque d'intérêt est d'autant plus étonnant que, en ce samedi après-midi, l'équipe de France féminine de handball joue pour la médaille d'or.

Pourquoi cette omniprésence très particulière des Jeux en Seine-Saint-Denis ? Pour relancer l'idée, à vérifier, que le sport est un outil d'ascension sociale ? Ou pour exorciser l'instrumentalisation du territoire par des forces supérieures Paris, l'État français, le CIO ? « Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs », ironisait Georges Clemenceau.

Avant-hier, devant la basilique de Saint-Denis, on pouvait voir un petit spectacle de danse contemporaine dans le cadre du festival Pulsations, officiellement lié aux Jeux. Peut-être l'occasion, par ce décalage, d'attirer de nouveaux publics vers la culture « légitime » ? Ce n'est pas le cas dans ce parc, où l'on se trouve plongé dans un

gigantesque centre aéré, fort bien organisé. L'hypothèse serait donc plutôt que les JO ont été l'occasion d'un renforcement des missions que le parc se donne chaque été : offrir des loisirs de qualité aux enfants qui ne partent pas en vacances. Du pain, grâce aux Jeux.
Le président de la Seine-Saint-Denis a beaucoup milité pour que des emplois liés aux Jeux soient réservés aux résidents de son département. Il a obtenu gain de cause en reprenant l'idée que, pour lutter contre le chômage, il fallait proposer du travail à proximité du lieu de résidence des intéressés, selon le principe qui avait conduit, un temps, à créer des zones franches dans les quartiers difficiles. Avec les Jeux, le département peut étayer son raisonnement puisque, sur la vingtaine de sites de compétition franciliens, cinq, dont le Stade de France et le nouveau Centre aquatique, s'y localisent. Dans cette affirmation de la place singulière du 9-3 dans l'événement « Paris 2024 », on retrouve les paradoxes de ce département. Créé par le général de Gaulle en 1965 comme concentration de la partie imprenable de la banlieue communiste, il a été peu à peu érigé par ses élus en un lieu d'identité qui joue à la fois sur la fierté des « cités populaires » et sur leur victimisation. Ils n'ont pas vu d'un bon œil les actions visant à davantage de mixité, de peur de voir s'effriter leurs fiefs électoraux, et doivent désormais répondre aux critiques de ceux qui les jugent en partie responsables de la ghettoïsation de certains de ces quartiers.

Nous sommes là dans un cas singulier : les JO sont accueillis avec ardeur – mais pour mieux parler d'autre chose… La cospatialité et l'hybridation n'ont guère de place dans ce dispositif. Le soir, changement de décor : le parcours du marathon dans l'hypercentre parisien. Tout le monde, courant ou pas, sourit à tout le monde.

Imaginons une conversation silencieuse, condensée en un rapide échange de regards entre un marathonien et un spectateur.
– Je sais que vous êtes là parce que vous savez que je suis comme vous, tout en étant différent, et que je suis là pour que vous le sachiez.
– Je sais que vous savez tout cela et cela me fait du bien de vous regarder en me regardant aussi. Mais vous vous courez, vous jouez dans un autre jeu, non ?
– Notre corps est notre machine, mais son carburant, son pain quotidien, son pain bénit, c'est bien ce jeu entre nous : ce que nous nous disons sans avoir besoin de le dire.

Une Américaine pro-Jésus mais anti « Églises modernes » porte une immense banderole. Elle annonce à qui accepte de lui parler que des ailes d'ange sont prêtes et attendent les convertis. Cette rencontre avec Dieu semble facile, même sans rendez-vous. C'est tentant.

Le parcours du marathon s'étire vers la Seine. La foule s'épaissit et, dans une densité qui commence à gêner le mouvement, couvre les quais des deux rives. On y rencontre un résumé de ce qu'on peut appeler le groupe moyen (ni les très dotés, ni les très démunis) dans une stratification interscalaire : locale, nationale, mondiale. Beaucoup sont français, mais non parisiens, ils ne viennent pas seulement des grands centres mais aussi de leur périurbain et des villes plus petites. Presque le public du Tour de France.

Les Franciliens offrent un spectre sociologique encore plus large : on croise, comme tout à l'heure au Parc, des jeunes aisés ou modestes, des familles « issues de l'immigration », des personnes classables ou inclassables comme on en voit tous les jours dans les rues de Paris. Cette foule rappelle la liesse de 2018, quand la France avait gagné le Mondial, mais sans la tension, la violence latente typique des rassemblements footballistiques. Ce soir, chacun semble être attentif aux milliers d'inconnus dans un doux frottement qui se révèle une politesse raffinée. Ces individus se déplacent parfois en groupe mais souvent seuls, contribuant à la formation mouvante d'un immense collectif aux motivations variées, dont celle de se balader dans ce Paris joyeux semble la plus fédératrice… à condition de voir s'envoler la Vasque, ce qui ne se produit que la nuit, par surprise. Une part de mystère se prolonge, donc.

Prodige de cette coupe enflammée (en fait, il n'y a pas de feu, mais une brume illuminée), qui nous protège sans nous dominer. Un prodige est un événement extraordinaire, mais qui n'exclut pas le stratagème et l'artificialité : sinon, ce serait un miracle. Chacun sait que l'envol de cette vasque n'a rien de surnaturel. Le prodige, c'est qu'elle réunit la simplicité et la force pour dire simplement ceci : oui, nous humains en société, nous pouvons nous élever et élever tous, toutes et tout avec nous. •



Les bons endroits









Tous gagnants

11 août

19
Théorème

Après une nuit courte, voici Versailles, face au Château. D'abord on attend, en regardant passer les ouvreurs à moto. Puis on renonce. Juste le plaisir d'être là, dans une temporalité indéfinie, en jouissant de la douceur de l'air et du presque silence qui nous caresse. Nous : des Versaillais qui semblent faciles à reconnaître (méfions-nous tout de même un peu des stéréotypes) à ce mélange spécifique qu'ils arborent – décontraction apparente et soin dans la tenue – ; des supporters avec petits ou grands drapeaux ; des quidams venus d'on ne sait où, comme vous ou moi.

Puis la rumeur prend forme du bout de l'avenue de Saint-Cloud et se propage à toute allure parmi les spectateurs, bien plus vite que les coureuses, que l'on discerne encore à peine.

Le petit groupe de tête jaillit puis, très vite, les apparitions se clairsèment. Discrètement, les spectateurs s'éclipsent, dans une atmosphère bien différente de celle d'hier soir. Ce matin, on assiste à un spectacle proposé par d'impressionnantes spécialistes de cette course interminable, mais qui a eu un début et aura une fin. Hier soir personne n'avait envie qu'il se termine.

Le parc du Château ne semble pas avoir souffert d'héberger de multiples compétitions, avec leurs nombreux spectateurs. Il est si vaste, que bien des mondes peuvent s'y côtoyer sans s'y gêner.

Mieux encore, « grâce aux JO, Versailles est devenue sympa », dit une dame élégante, à la langue bien pendue, à son amie, en montrant la terrasse du café, emplie et animée, autour d'elle. Il est vrai que l'une des différences les plus aisément perceptibles entre Paris et sa « province » versaillaise est que, dans celle-ci, la pratique du café est plus faible, quelle que soit l'heure de la journée. Comme dans le *Teorema* de Pier Paolo Pasolini (1968), le truchement divin qui apporte le salut par le plaisir n'a laissé personne au bord de la route. Il a touché de sa grâce tous les Parisiens, Versaillais compris.

θεώρημα [theorêma] : spectacle ; objet du regard ; vision ; objet d'étude ; recherche ; énoncé ; théorème. La cérémonie de clôture commence dans ce qui se voudrait un désordre à peine organisé par la couleur et le son. Puis, en donnant une dimension acrobatique et collective à la construction, à la composition et à l'élévation au-dessus de la carte du Monde des anneaux olympiques, c'est clairement Babel que les concepteurs invitent, avec une géométrie légèrement différente de celle de la tour. Cette fois, ce n'est pas un Dieu jaloux qui observe la scène, mais un extraterrestre émerveillé. Les Jeux sont l'occasion d'évoquer des futurs désirables au moyen de discours un peu convenus et par une jolie maquette dont il ne faut pas trop attendre.

La fin de la soirée transforme le Stade de France en discothèque, bientôt téléportée à Venice Beach. Cela ne suffira pas à nous distraire de ce réel dont, dit Paul Valéry, on ne peut s'éveiller. Nous voici ramenés à nos tâches fatigantes d'humains en société. •





L'effort du plaisir

12 août

20
En être

Et voici ce que je suis porté à conclure, à la fin de cette séquence d'exploration. Dans l'ensemble, la présence du Monde olympique aura été un événement significatif, et bénéfique, pour les Parisiens.

Le 1er août, le *Wall Street Journal* titrait :
« The Biggest Surprise of the Paris Olympics : Even the French Have Nothing to Complain About. As France sweeps up gold medals and arenas blast out disco pop singalongs, the host nation's famously snooty fans have finally learned to lighten up[1] ».

Les résidents parisiens ordinaires ont d'abord apprécié le supplément de service en matière de mobilité, de propreté et de sécurité. Ils ont aussi goûté l'attention bienveillante qui leur a été portée de la part de personnels beaucoup plus nombreux que d'habitude. Le changement d'échelle de ces services a saturé le risque d'inconfort, de délinquance, de saleté, et participer à cette expérience inédite fut utile car elle démontrait qu'on pouvait transformer l'ambiance urbaine avec des moyens, certes considérables, mais dont on pouvait garder le principe et l'esprit pour la suite. Au-delà, l'interpénétration du Paris ordinaire avec les Olympiens (les sportifs) et les Olympiques (les spectateurs) a été relativement faible de bloc à bloc, sauf dans les grandes foules autour des Tuileries. Je ne me suis pas trompé en suspectant que la transformation d'espaces publics en lieux de compétition aurait l'effet paradoxal de privatiser ces espaces. Compte tenu des impératifs de sécurité des personnes et du contrôle financier, ces lieux se sont mués en forteresses entourées de vastes glacis tout aussi étanches qu'elles. Les logiques de séparation ont aussi joué lorsque certains lieux sont restés à l'écart

1 « La plus grosse surprise des Jeux olympiques de Paris, c'est que même les Français n'ont rien à leur reprocher. Tandis que la France rafle les médailles d'or et que, dans les stades, on hurle en chœur du disco-pop, les supporters du pays-hôte, d'habitude si coincés, ont enfin appris à se lâcher. »



Paris nous appartient.



La jeune garde

du mouvement par manque d'envie de leurs résidents (une bonne part de la banlieue et certains quartiers du centre), créant un contraste accru avec ceux qui acceptaient l'engagement. Enfin, l'effet d'aubaine des Jeux (plus d'argent, plus de visibilité) a parfois été utilisé de manière défensive, notamment en Seine-Saint-Denis, pour renforcer une identité séparée plutôt que pour s'impliquer dans un projet partagé avec tous les Franciliens.

Cependant, l'hybridation n'a pas été absente. Cela ne s'est pas fait par un mélange direct, par une interface horizontale, comme si deux foules avançaient en même temps et en sens contraire pour se fondre l'une à l'autre. Il s'est plutôt agi d'une cospatialité, verticale, dans des confins aux surfaces et aux contours variables, comme autour de Notre-Dame et des Champs-Élysées et dans les environnements déjà ouverts à la mondialité par l'expérience habituelle, c'est-à-dire dans les quartiers à forte diversité d'habitants et de fonctions du centre-est de Paris intra-muros. Cela s'est aussi produit dans des événements (comme le Marathon pour tous) ou des situations (les approches nocturnes de la Vasque) qui permettaient à une large palette de motivations, et d'actions correspondantes, de trouver leur place au même endroit et au même moment, rendant la cohabitation facile entre tous les acteurs concernés. Une carte tente de rendre compte de ces constats, du moins de leur partie territoriale, car le réseau du métro présenterait une géographie un peu différente.

Le processus de rencontre entre la mondialité des Jeux et celle du Paris ordinaire est demeuré ambigu, tant la pression « patriotique » à associer rendez-vous olympique et victoires françaises a été puissante dans les médias. Cela a sans doute amené à Paris des personnes pour qui le goût du sport est indissociable d'une partialité nationale et qui n'y seraient pas venues sinon, mais cela a aussi détourné une partie de la population à orientation cosmopolite d'aller chercher dans l'ambiance des Jeux matière à satisfaire et à conforter son inclination. Les mélanges se sont faits

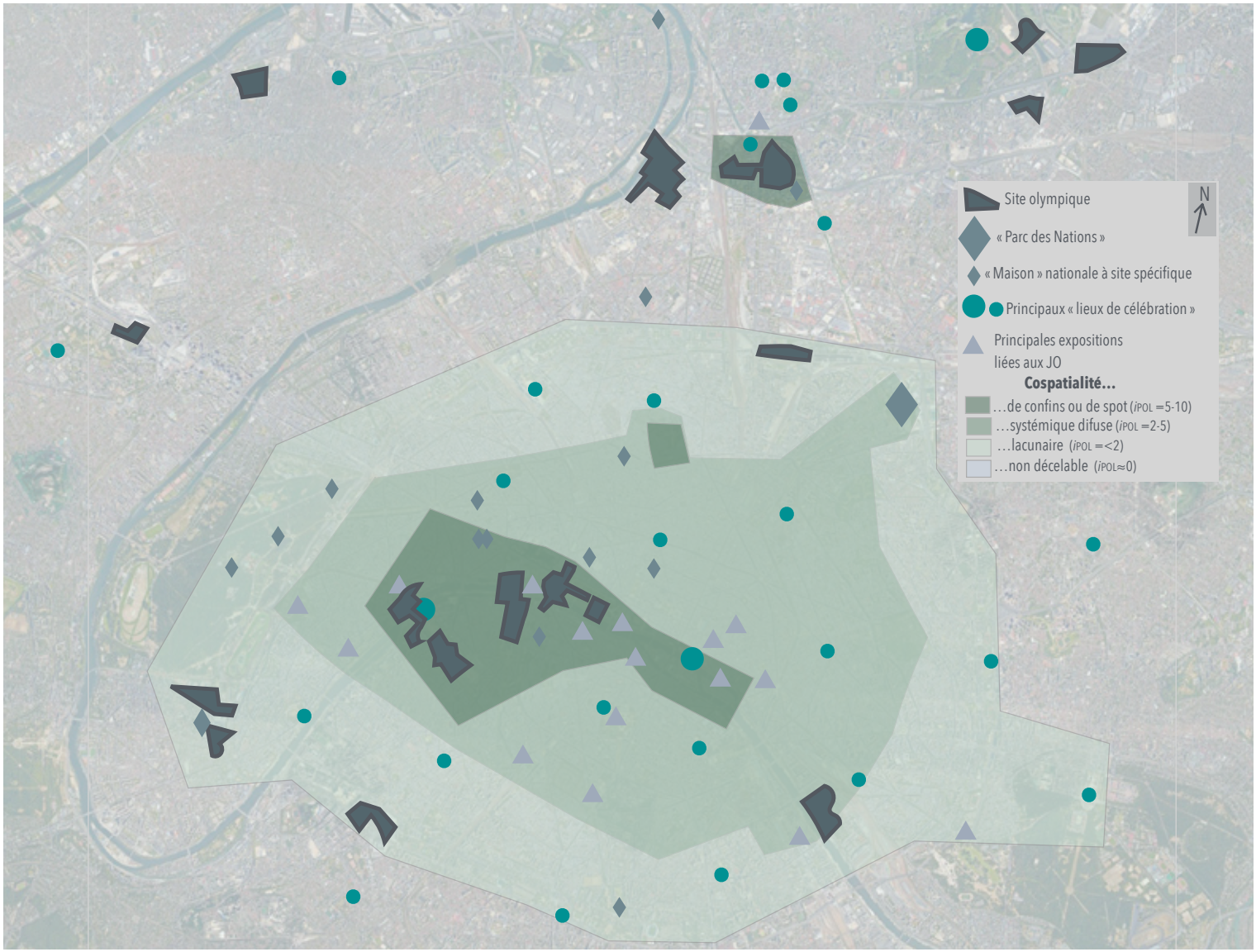
à la marge, aux limites des spots touristiques et dans les expressions les moins compétitives des Jeux. Une enquête approfondie serait utile pour en savoir plus sur le centre de gravité (au sens propre : où ? et au sens figuré : entre qui et qui ?) de ces rencontres. Les Jeux olympiques n'auront-ils été qu'une « parenthèse enchantée » ? … Ou s'est-il « passé quelque chose », avec des effets durables ? Soyons plus précis : le lieu Paris aura-t-il été significativement changé par l'événement JO ? Les nouveaux équipements : sport, logement, transports, franchissements urbains, accessibilité pour les handicapés, un rôle enfin pour la Seine – des Jeux « Seine-sationnels », a dit le président du Comité international olympique.

On a donc pu assister à l'apparition d'un *Ortzeitgeist* ou d'un *Zeitortgeist* inédits, de l'esprit temporel du lieu et de l'atmosphère locale d'un événement. Le *kairos*, souvent appliqué à des acteurs, vaut aussi pour un environnement : l'aire urbaine de Paris a bénéficié d'un kairos remarquable, à la fois dans la préparation et dans le déroulement de l'événement, pour rectifier sa trajectoire dans le sens que, manifestement, ses habitants attendaient. À eux de faire savoir comment, et jusqu'à quel point, ils souhaitent confirmer l'expérimentation.

Il ne s'agit pas là que de politiques publiques, d'investissements, d'équipements. Ainsi, l'enthousiasme des nombreux « Provinciaux » à visiter Paris pour suivre les Jeux a fonctionné comme un objet transitionnel pour se réconcilier avec ce qu'ils continuaient souvent de voir comme une capitale arrogante. Leur tourisme de spot décontracté a aussi contribué à changer, en mieux, l'ambiance de l'environnement social parisien. En retour, les Parisiens ont appris à se frotter à une altérité moins étrange mais peut-être plus exigeante que d'habitude.

En somme, le gigantesque dispositif des Jeux, à forte composante matérielle, pourrait bien avoir pour conséquence durable des modifications portant surtout sur les imaginaires des uns et des autres. La force des mots, les regards complices, les sourires étonnés – tous ces signifiants incorporés – ont en retour, illuminé les scènes autant que les led et les lasers. Et la force de l'événement n'est pas la simple adjonction de choix et d'actions individuels. Dans une interpénétration permanente entre engagements personnels et enjeux sociétaux, c'est une psychopolitique originale qui a émergé, faite tout autant de « pratiques » que de « représentations ». Dans la science du social, l'idéel et le matériel ne sont décidément pas hiérarchisables.

Confrontés à une mondialité inhabituelle, les Parisiens ont aussi poursuivi leur propre mondialisation, accentuant leur effort, après de longues réticences, pour accepter l'anglais comme la langue par défaut du reste du Monde. Cette fois, pas moyen d'en douter. À Paris, on a pourtant l'habitude des étrangers, mais d'étrangers qui, au nom du folklore local, soient prêts à accepter un certain nombre de choses de leurs hôtes hautains et grognons. Cette fois, les visiteurs venus pour les JO étaient seulement en visite. Ils n'avaient souvent même pas l'idée qu'il faille baragouiner quelques mots en français pour se faire bien voir des locaux. Ceux-ci s'en sont vite aperçus et ont fait le nécessaire. Il se trouve qu'ils parlent bien mieux les langues étrangères, et l'anglais parmi elles, qu'il y a quelques décennies et, peut-être, qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Il fallait seulement puiser dans leurs compétences pour en faire une capacité. Dans l'ensemble, grâce aux Jeux, Paris a gagné en densité et en diversité. La privatisation thématique a été plus que compensée par les apports en tout genre. Le vainqueur de Paris 2024, c'est l'urbanité. Pour réaliser ce travail de terrain, j'ai parcouru deux cents kilomètres à pied et cinq cents en transports publics. Pendant ces cent soixante heures d'immersion-observation-captation que j'ose appeler un marathon, j'ai échangé avec une centaine de personnes et pris un millier de photos (dont ce livre propose une sélection). Je n'ai pas compris tout ce que j'ai vu et j'ai sûrement manqué des choses importantes. J'ai été un locachercheur, un *stayscientist* (au sens où l'on parle de locatourisme, de *staycation*) : je n'ai pas changé



Paris 2024, zone centrale : un modèle territorial descriptif

d'environnement par rapport à celui de ma vie quotidienne, j'ai seulement parcouru d'autres couches spatiales du même lieu que celles que je pratique le plus souvent. Après coup, j'ai la sensation d'avoir effectué un de ces grands voyages où la confrontation avec l'inattendu provoque à la fois fatigue et euphorie.

Dans l'ensemble, la méthode sérendipienne m'apparaît confortée. Chaque jour, en me laissant porter par mes perceptions, j'ai fait de petites découvertes stimulantes qui m'ont obligé à réfléchir et m'ont aidé à produire, avec mes petits moyens, des données, une interprétation évolutive de ces données, des modèles modestes et des hypothèses théoriques.

J'ai respecté la règle n° 5 (voir 24 juillet) et je n'ai pas modifié le texte après coup. En le relisant, j'ai pu identifier quelques points d'inflexion. Au départ, mes cadres de classement des informations que je recevais étaient simples : je cherchais du noir ou du blanc. Puis, ils sont devenus sophistiqués, en trames de gris. Cela tient pour une part à l'ordre chronologique aléatoire des lieux d'observation qui ne m'a permis qu'au bout d'un certain temps d'avoir une vision d'ensemble de l'espace étudié. Cependant, c'est le processus lui-même de dialogue entre la déduction et l'induction qui s'est révélé décisif.
Sur cette petite expérience, on perçoit comment peut opérer le processus ethnographique. Peu à peu émergent des éléments qui n'étaient pas visibles au début, comme lorsque l'on est plongé dans ce qui nous semble être une obscurité totale et qu'apparaît au bout de quelque temps un paysage de plus en plus lisible. Il ne s'agit donc pas seulement de nuances mais d'une autre configuration, organisée selon d'autres paramètres. On voit apparaître au jour 9, le 1er août, cette formule : « Bon. Est-ce un problème ? », qui témoigne d'une réorientation partielle du regard et permet de considérer des réalités mal caractérisées ou ambivalentes comme des objets dignes d'attention. Ensuite, j'ai été confronté à des rassemblements massifs

qui rebattaient les cartes de mes hypothèses et j'ai dû en tenir compte. Ces ajustements m'ont permis de mieux être à l'écoute de mon objet d'étude et, j'espère, de mieux le comprendre et l'expliquer. J'ai donc été changé moi aussi par l'expérience et je vois là comme une première validation.

« Être parisien, ce n'est pas être né à Paris – c'est y renaître. Et ce n'est pas non plus y être – c'est en être. » Ces formules de Sacha Guitry affirment le droit du sol régnant à Paris et dans toutes les grandes villes du Monde, qui sont les plus précoces et les plus engagées des sociétés d'individus et qui parviennent, non sans obstacle, à s'affranchir des allégeances communautaires héritées. Non seulement les Olympiques et les Olympiens ont bien été des habitants de Paris à part entière, mais, par leur présence enthousiaste et affable, ils ont aidé les autres Parisiens, ceux qui y résident, ceux qui y séjournent ou ceux qui y passent – et moi parmi eux – à l'être, à en être plus encore. •



« Volare »

L'Europe des Projets Architecturaux et Urbains
Ministères Transition écologique
Aménagement du territoire Transports Ville et Logement
Tour Séquoia
1, place Carpeaux
92800 Paris-La-Défense CEDEX

Directeur de la Publication
Jean-Baptiste Marie

Coordination
Florentin Cornée

Direction artistique
Emmanuel du Bourg

Conception graphique
Figures Libres/Maud Boyer

Auteur
Jacques Lévy

Relecture
Arabesque

Crédits photographiques
© Jacques Lévy

Archibooks + Sautereau Éditeur
49, boulevard de la Villette, 75010 Paris
www.archibooks.com

Les livres publiés par Archibooks
sont disponibles dans le réseau des librairies.
© Archibooks + Sautereau Éditeur, 2025
ISBN : 978-2-35733-747-3
Prix de vente : 14,90 euros
Achevé d'imprimer en U.E.
Dépôt légal : 4e trimestre 2025
Diffusion : Géodif
Distribution : Sodis